Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel . . . . . 20,00 F
Semestriel . . . . 10,40 F

ESPOIR CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 61 — 3 mars 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

LES ORDRES VIENNENT D'ESPAGNE

NOUVEAU suspense offert à la presse française par les activistes de l'O.A.S., toujours obsédés par l'idée malencontreuse d'occire M. de Gaulle.

Un manoir en ruines, trois hiboux réveillant, dans le cœur d'une dame ménopausique, les souvenirs et les regrets de la vieille chouannerie française, un Usurpateur qui ne porte plus le nom de Bonaparte, mais celui de de Gaulle : voilà le sujet.

Autour de cette aimable Mme Rousselot, tout occupée à héberger les organisateurs d'attentats — au pluriel — contre le général, tout un monde mystérieux de boiteux qui apparaissent, puis s'évanouissent, comme dans les bons vieux films d'épouvante; de petits officiers, rêvant, comme la dame en question, d'hiboux et de chouettes : voilà le décor.

Mais le plus intéressant, dans ce roman noir, c'est que les ordres que mettaient en mouvement les personnages secondaires — petits officiers, dames ménopausiques, boiteux, etc., etc. — venaient d'Espagne, comme d'Espagne devaient venir les tueurs attendus. C'est TRAS LOS MONTES, paraît-il, que tout cela se prépare, se mijote, se pimente.

Avec de tels renseignements, le moment d'exiger de M. Franco que les complaisances envers les ennemis de l'ordre français cessent, semble venu.

Les services franquistes vont alors construire, allègrement, châteaux avec hiboux et chouettes, vont inventer des rues Pont, qui n'ont jamais figuré sur aucun plan de Toulouse, des écoles de terroristes, avec des instructeurs chevronnés, et tout et tout, et déclarer béatement que Franco aussi se trouve menacé dans son intégrité physique par d'affreux réfugiés qui s'obstinent à vouloir sa perte.

Bien que nous sachions maintenant que saint Thomas d'Aquin justifie le tyrannicide, « quand le peuple appuie le bras exécuteur » — c'est par le procès des conjurés du Petit-Clamart que nous l'avons appris — nous savons un peu trop ce qui se trouve au bout de ce bras pour ne pas nous tenir hors de sa portée.

Il est sûr et certain que les ordres qui guidaient les pas des tueurs en puissance et de leurs auxiliaires, venaient d'Espagne... La police et la presse ne nous ont rien appris. Comme il est sûr et certain que, tant qu'il existera un Etat fasciste en Espagne, il n'y aura pas de répit pour les hommes soutenant la liberté dans le monde. La seule chose que nous voulons éviter, par cette mise en garde — que d'autres, d'ailleurs, se sont déjà empressés de faire — c'est que le franquisme ne se serve, encore une fois, de sa situation stratégique actuelle pour satisfaire, en 1963, le monstrueux désir qui l'obsède depuis 1939.

Pour Franco et le franquisme, le rassasiement ne viendra que lorsque sera abattue, une fois pour toutes, l'opposition à la dictature si vivante et présente en exil, puisqu'elle ne peut ni agir ni se manifester à l'intérieur du bagne espagnol. Alors, comme équivalence à n'importe quelle exigence justifiée du gouvernement français (qui sait que les ordres viennent toujours d'Espagne, lorsqu'il s'agit d'organiser attentats, putschs ou hold-ups destinés à fournir les fonds qui manquent aux caisses de l'O.A.S. et du C.N.R.) ils ne cesseront jamais de demander des mesures de répression, d'éloignement, de persécution contre les antifranquistes exilés.

Et c'est tout cela que les Français qui n'ont pas encore renié le glorieux passé de la France, terre d'asile de tous les combattants pour la liberté depuis un siècle et demi, doivent empêcher par tous les moyens.

Plus que jamais, la vigilance s'impose. Plus que jamais, la défense des réfugiés, de leurs pauvres droits et de leur sécurité personnelle, doivent être la principale préoccupation de tous ceux qui, en France, n'ont pas cessé d'être citoyens du monde libre.

Les ordres pour les tueurs de l'O.A.S. viennent d'Espagne, disent la presse et la police... Mais d'Espagne ne peuvent-ils pas venir aussi des « ordres » qui auraient pour but de bâillonner des hommes et des mouvements qui, depuis vingt-quatre ans, luttent pour redonner au peuple espagnol le droit et la liberté que le franquisme, avec l'aide du fascisme italien et du nazisme allemand, leur ravirent?

Vigilance et solidarité active! Voilà quel doit être le mot d'ordre de tous les démocrates, socialistes, libertaires, syndicalistes, en France et ailleurs!

AU NOM DU RESPECT DU DROIT D'ASILE
S.I.A. de Provence organise à MARSEILLE
le dimanche 3 mars 1963, à 9 h. 30 du matin
au Cinéma VARIETES, La Canebière, un
GRAND MEETING DE SOLIDARITE
EN FAVEUR DES ANTIFASCISTES ESPAGNOLS

Y participeront :
Ivonne PONS de PAOLI, Avocate, pour la « Ligue des Droits de l'Homme »;
Maurice WAHL, Médecin;
Georges DUBOSCLARD, Professeur à l'Université d'Aix;
Frédérique MONTSENY, Ecrivain;
André ARRU, pour la « Libre-Pensée ».
Sous la présidence d'Henri JULLIEN, Avocat, Président de S.I.A.

Nous demandons à tous les antifascistes, à tous les partisans et amants de la Liberté, d'être présents à cette manifestation!!!

COMITE D'ACTION COMMUNE C.I.O.S.L.-C.I.S.C.

Résolution sur l'Espagne

Le Comité d'Action Commune C.I.S.L./C.I.S.C. sur l'Espagne, réuni à Bruxelles les 12 et 13 février 1963, constate qu'après trois années de mise en application du Plan de Stabilisation, la situation misérable des classes laborieuses espagnoles ne s'est pas amélioré ; que des centaines de milliers d'ouvriers espagnols, pour échapper à leur misère, ont été forcés d'abandonner leur pays et de chercher du travail ailleurs ; que tout espoir d'un essor économique accompagné d'une démocratisation du régime que certains gouvernements démocratiques auraient pu avoir à la suite de l'assistance économique apportée au régime franquiste s'est avéré lamentablement illusoire ; que la politique de répression contre toute action ouvrière visant l'amélioration des conditions de vie et la restauration des droits fondamentaux, continue à sévir sans relâche, malgré l'appel que l'Organisation Internationale du Travail a maintes fois adressé au gouvernement espagnol actuel, lui demandant de respecter concrètement les droits syndicaux.

Toutes les prétentions du gouvernement espagnol, relatives à une libéralisation progressive du régime actuel et particulièrement des droits syndicaux et des relations industrielles sont réfutées par les faits, qui démontrent à suffisance que le régime de Franco, comme tous les régimes totalitaires, est incapable d'évolution démocratique.

Le Comité C.I.S.L./C.I.S.C. réafirme son opposition inébranlable à toute tentative d'affiliation ou d'association de l'Espagne à la Communauté économique européenne, aussi longtemps que le régime actuel, qui ne respecte pas les droits fondamentaux de la personne humaine, restera en vigueur.

Il exprime cependant l'espoir qu'une Espagne libre et démocratique puisse occuper bientôt la place qui lui revient dans l'Europe qui se construit.

Le Comité C.I.S.L./C.I.S.C. exprime la profonde déception du mouvement syndical international sur les liens économiques, financiers et militaires qui se sont noués dans le passé et qui se nouent à l'heure actuelle entre certains gouvernements démocratiques et le régime franquiste et qui contribuent à maintenir, voire à renforcer, un système anti-démocratique où les travailleurs en particulier sont privés des droits fondamentaux dont ils jouissent dans tout régime de liberté et insiste avec force auprès des gouvernements du monde libre pour qu'ils cessent de poursuivre cette politique.

Il exprime sa reconnaissance aux gouvernements qui ont accueilli et qui continuent à accueillir des exilés démocratiques espagnols, étant fermement convaincu que tous les droits qui leur ont été accordés seront intégralement respectés.

Le Comité C.I.S.L./C.I.S.C. se réjouit de ce que les travailleurs espagnols rejoignent, de plus en plus nombreux, les rangs de l'Alliance syndicale C.N.T.-U.G.T.-S.T.V. qui est l'expression du syndicalisme authentiquement démocratique dans leur pays et dénonce la duplicité de l'action communiste qui tente à semer la confusion, sans pour autant rechercher le rétablissement des libertés fondamentales.

Au nom du mouvement syndical libre international, il salue la vaillante classe ouvrière espagnole et l'assure de son soutien et de sa solidarité dans sa lutte contre les forces totalitaires pour la restauration d'une Espagne libre et démocratique.

Omer BECU,
Secrétaire général
de la Confédération internationale
des Syndicats libres.

Auguste VANISTENDAEL,
Secrétaire général
de la Confédération Internationale
des Syndicats chrétiens.

LA VOIE INIQUE

« L'Espagne est l'arrière-garde de l'Europe. »
Charles DE GAULLE.

Un communiqué officiel, relatif à la rencontre des ministres de l'Intérieur français et espagnol, signale que ceux-ci « ont eu l'occasion d'examiner le comportement de groupes et d'individus qui, s'affranchissant des devoirs traditionnels de l'hospitalité, prétendent troubler les relations harmonieuses entre les deux pays ». Et l'A. F.P. précisait : « Le sort des activistes de l'O.A.S. et sans doute aussi celui des républicains espagnols en exil, a été l'un des principaux sujets de discussion. »

En échange d'un confortable éloignement des épouvantails O. A.S. hors d'usage, de Gaulle offre à la vindicte franquiste les révolutionnaires et les républicains d'Espagne. Il y a un précédent à ce marchandage dans l'histoire de ce pays; ce précédent s'appelle Pétain. Ainsi, à nouveau, la terreur à l'échelle internationale menace les survivants de la dernière grande insurrection qui ait fait durablement craquer les vertèbres d'une planète qui tend à s'engourdir d'un sommeil mortel.

Terreur sous conditions, certes; un deuxième communiqué, officieux celui-là, a fait savoir que le sort des Espagnols réfugiés différait de celui des complices d'Ortiz ou d'Argoud, dans la mesure « où ils ne préparaient pas un attentat contre la vie du général Franco ». (« Le Monde », 1er février.) Rien, nous le savons, de plus facile à simuler qu'un pareil attentat.

Quelle que soit l'étendue de notre audience, nous tenons à élever contre cette infamie une protestation solennelle, ne serait-ce que par fidélité à des idéaux que chacun s'emploie à ravaler aujourd'hui au rang de l'anecdote pittoresque ou du souvenir ému. Un autre survivant de la guerre d'Espagne mérite notre particulière attention, André Malraux, qui, du jour où il fut ministre, s'est tu devant la torture en Algérie, devant la répression des activistes anticolonialistes, devant le massacre, au métro Charonne, voici un an, de neuf travailleurs parisiens par les « brigades spéciales » de Frey-Papon; se taira-t-il une fois encore? La « gauche », en déplorant « mezzo voce » qu'une si belle « intelligence » ait cru devoir céder au « personnage » du général, continuera-t-elle à faire son éloge en toute occasion?

Dans l'ornière fangeuse baptisée Ve République, il devient de plus en plus facile de compter ceux qui refusent de patauger.

Paris, février 1963.

Philippe Audoin, Jean-Louis Bédouin, Robert Benayoun, Vincent Bounoure, André Breton, Guy Cabanel, Adrien Dax, Yves Elleouët, Nicole Espagnol, Henri Ginet, Georges Goldfayn, Edouard Jaguer, Alain Joubert, Robert Lagarde, Gérard Legrand, André-Pierre de Mandiargues, Jean Mayoux, Paul Revel, José Pierre, Jean Schuster, Jean-Claude et Marijo Silbermann, Claude Tarnaud, Jean Terrossian, Jean-Pierre Vielfaure.

Tout pouvoir d'Etat est inexorablement lié à la tyrannie, au militarisme, à la guerre, au parasitisme, qu'il soit de l'armée bureaucratique ou militaire. Notre but doit être l'instauration d'une société sans parasitisme, sans autorité, où tous, absolument tous, travaillent, « à l'exception des morts et des malades », comme le disait Ruskine.

Nicolas STOINOFF.
(« Un centenaire bulgare parle »).

— Qui sait! Peut-être qu'on sera obligés de faire quelque chose...

COMMENTAIRES

Dia tras dia

EL ASOMBROSO FRANCO

«El asombroso Franco será, no lo duden, el hombre capaz de entroncar con el linaje de Carlomagno en esa historia que se escribirá serena y honradamente el día de mañana.»
(De *«Arriba»*, de Madrid.)

He aquí por obra y gracia del servilismo de los escribas de casa y boca que mantiene Franco, arruinadas todas las esperanzas que podria abrigar el general de Gaulle de ser el continuador del linaje de Carlomagno, que soño, el primero, en constituir la gran unidad politica, militar y económica del occidente europeo.

El artículo del cual es párrafo final el que acabamos de transcribir como exergo a esta crónica, se titula « El asombroso Franco »... Debemos remontarnos a los tiempos más abyectos del stalinismo y del hitlerismo, para encontrar algo parecido. Sarta semejante de estupideces adulonas, de elogios serviles, de excesos retóricos, exaltando el genio incomparable de un hombre, no los habíamos leído jamás reunidos en un solo texto. Hasta uno se pregunta si el propio Caudillo no se ha bebido el seso, al consentir que le pongan en tan gran ridículo sus perros falderos.

Para la prensa teledirigida de España, el slogan actual es : nadie tiene mas genio político que Franco ; nadie tiene más vision política que Franco. Y toda la Europa moderna, el mundo en general, estan destinados a girar en torno a las iniciativas, las concepciones y las condiciones que Franco, iluminado por la Divina Providencia y oyendo voces, como Juana de Arco, dicta y dictará al mundo.

Y esto se escribe y se repite en toda la gama de periódicos al servicio de la dictadura. Todo esto tienden a orquestar, a los ojos del exterior, las burdas maniobras del franquismo, que quiere jugar con ventaja en el presente estado de cosas mundiales.

Nos preguntamos que deben pensar Kennedy, el propio de Gaulle, el miemo Krustchev, Mac Millan, Adenauer, no importa qué otros hombres políticos de Europa o de America, cuando se les da cuenta de ese « montaje » teatral y propagandero del franquismo.

Si Hitler tuvo masas histéricas que le siguieron y que entraban en hipnosis cuando aullaba y se retorcía en los grandes mítines de Nuremberg o de Berlín; si el terror staliniano y el «culto de la personalidad» consiguieron de las masas rusas una fe ciega y absurda en el «padrecito de los pueblos », en España ese fenómeno no se ha producido jamás espontáneamente. Franco ha reunido grandes masas en sus desplazamientos, pero esas masas, forzadas por los sindicatos verticales y por el temor a las represalias, han sido siempre masas màs o menos propensas al chiste, la ironía y la broma. Adhesión sincera o inconsciente, desequilibrio colectivo susceptible de arrastrar las multitudes, como en el caso nazi, jamás ha existido en España.

Por ello, lo asombroso no es Franco, sino que sus colaboradores y sus lacayos hayan perdido ahora más que nunca la medida que separa lo serio de lo ridiculo. ¿ Por qué ahora precisamente ese desenfreno de adulonería? ¿Por qué ahora precisamente esa exaltación histérica del hombre providencial ? ¿ Tiende ello a recrear una confianza que ya no existe, ni aún en los que, ligados, por la poderosa cadena de los intereses, a la suerte de Franco y del franquismo, pueden sentir veleidades de abandono ?

Y el otro asombro nuestro estriba en que, por la falta de verdadera inteligencia, energía y vision política de los hombres de la democracia en el mundo, el desenfado, el cinismo, la jeta del Caudillo tengan pase y sean susceptibles de resolver sus problemas. Jamás el franquismo habia jugado tan a fondo la carta de la soberbia y del desplante. Jamás el enano de la venta había ahuecado tanto la voz, abombado el torso y formulado màs descomunales reclamaciones y amenazas. Lo asombrso es que todo eso lo toleren y lo autoricen las líneas políticas de hombres como un Kennedy, un Adenauer, un de Gaulle, que evidentemente valen mucho más, como individuos y como naciones, que ese gallego astuto e inescrupuloso y esa pobre España esclavizada.

El día que « esa historia que se escribirá serena y honradamente el día de mañana », examine este periodo de la vida social y política del mundo, los historiadores se mostrarán tan asombrados y evidenciaran el mismo estupor que les sumerge cuando del III Reich alemán y de la locura colectiva de Alemania se trata. El asombroso Franco no podría asombrar sino existieran políticos que, valiendo más que él, nos asombran por su ranura espiritual, su falta de visión y su torcida concepción de los hechos, de las realidades y de las cosas.

« Arriba » puede escribir impunemente ramplones artículos ditirámbicos al « asombroso Franco », porque existen el asombroso Kennedy, el asombroso De Gaulle, el asombroso Adenauer y todos los que asombrarán a los que escriban « serena y honradamente » la historia de hoy « el dia de mañana ».

Federica MONTSENY.

Una literatura juvenil que se afirma

TRES NOVELISTAS GRIEGOS

Si cuando hablamos de la literatura griega uno de los nombres que nos vienen a la mente es el de Sófocles, y no el de Athanasiadis o el de Vouyouclakis, novelistas contemporáneos, no es únicamente porque los escritores de hoy se sientan cohibidos —¿ y quién no lo estaría?— ante la gloria de sus antiguos; sino porque, además, han estado privados de una autonomía durante cerca de trece años y divididos entre la lengua clásica y la lengua vulgar y la tierra de Esquilo se ha encontrado durante mucho tiempo incapaz de alimentar su literatura nacional con temas originales y universales.

Ha sido necesario llegar a Nikos Katantzakis, con «Alexis Zorba» y el «Cristo Crucificado» para descubrir, fuera de la expresión literaria folklórica (que ha sido durante muchos siglos la sola expresión popular y viviente de la poesía nacional) el soplo de la epopeya, en la ejemplaridad de las situaciones. El anticlasicismo de Kazantzakis, particularmente singularizado en su «Odisea», extenso poema escrito antes del 1940, es quien indiscutiblemente ha preparado el terreno a una literatura libre de impedimentos helénicos y orientada hacia la vida moderna.

★

Es Lilika Nakos con «Tierra de Beetie» (1), quien aborda el problema político, en la miseria campesina de una parte y de otra por el enfrentamiento entre los griegos del interior y los griegos de Estados Unidos, cuyo retorno a Grecia no se produce sin reproches...

El personaje principal de esta obra es una niña de diez años, Varvara, inteligente, sensible, que se encuentra situada entre la tradición y el futuro, al igual que en otro plan, entre su madre, casada en segundas nupcias y su abuelo. De este último, el autor ha hecho un ser filosófico al que se le ve ordinariamente ensimismado en la terraza de su casa, lejos de su desagradable esposa y de sus amigas mundanas. Reparte su tiempo entre la lectura, la música y las frecuentes visitas a los míseros campesinos. Políticamente, está frente a su cuñado, que es el presidente del partido conservador, y de su hijo, llegado de Estados Unidos, acariciando la idea de un acta de diputado. Pese a cierta tendencia a la retórica, sus palabras reflejan amor a la libertad y a la justicia.

En cuanto a la descripción del paisaje y de los personajes secundarios, son descritos en pequeños detalles y la realidad se encuentra amenudo reflejada en la felicidad de la infancia, gracias a la presencia de Varvara y de dos pequeños de su misma edad. Parece — como señala acertadamente Marcel Brion en su prefacio — que Lilika Nakos, posea la facultad de encararse en todos sus personajes, «incluso en aquellos con los cuales no guarda ninguna afinidad». La infancia, como ocurre frecuentemente en la literatura moderna griega, ocupa una plaza privilegiada en esta obra.

★

Esta evocación de la infancia que, en Lilika Nakos, a veces resulta demasiado acentuada, aproxima a los literatos modernos griegos a los novelistas españoles de la post-guerra civil española. Parece, como si los unos y los otros se replegaron al recuerdo de su infancia, ante la imposibilidad de extenderse en otros aspectos, a causa de un régimen policíaco que codifica su libertad. Patatazis ¿no ha visto prohibida su obra «Cité ivre» (2) porque contenía una sátira contra ciertos personajes griegos y en particular contra un jefe de policía? Esta obra, irónica y breve, narra la transformación que realiza el paso de una compañía teatral en los moradores de un pequeño poblado. Una especie de embriaguez conduce, incluso a los más respetables, hasta donde no hubieran deseado llegar. A causa de la actriz Rena, de la que todo el mundo está locamente enamorado, un teólogo descubre que las mismas fórmulas que se prestan a hablar de Dios, valen igual para las mujeres. El niño Nicolás y Bés, el inocente — que ha conservado la pureza de la infancia — conservan, dentro de la locura colectiva, un espíritu de poesía que da su soplo a la narración cálida, llena de leyendas, de supersticiones y de humor.

La libertad, de la que amenudo habla el abuelo de Varvara en «Terre de Beotie» y que se desencadena en ciertas páginas de la «Cité ivre», ocupa lugar importante en «El Cretois» de Pandelis Prevelakis. Nacido en Cretá, Prevelakis (3) pinta un romance épico del combate librado por la independencia de su país. Esta voluminosa obra, deliberadamente regionalista, está realizada con una crudeza y una verdad tal, que los defectos del regionalismo pasan casi desapercibidos.

★

Leyendo «El Cretois» se asiste de una forma aún más evidente que con el «Capitan Michaelis» de Kazantzakis, novelista también de la liberación de Creta — a eso que Jacques Lacarrière llama justamente en su introducción «el nacimiento de un mito» — el mito de la desesperación — virtud griega por excelencia que, lejos de paralizar el deseo de vivir, lo exalta y lo intensifica, porque, si la desesperación es griega, el nihilismo no lo ha sido jamás. El héroe cretense no está solo: detrás de él están los dioses del Olimpo, pero delante de él y con él, la fraternidad de los hombres...

Entre los dioses y los hombres — continuidad y futuro — se sitúa netamente la joven literatura griega, frágil e inexperta, pero digna de toda nuestra mayor atención.

Maurice CHAVARDES

(1) Traducido por Yvonne Gauthier, prefacio de Marcel Brion. 445 páginas. Ed. «Recontre».

(2) Traducido por Jacques Lacarrière. 245 páginas. Ed. Casterman.

(3) Traducido por Jacques Lacarrière. 485 páginas. Precio 24 F. Ed. Gallimard.

BUSCA, BUSCANDO

EL BIEN Y EL MAL (Interpretación de Anatole France). — La distinción del bien y del mal en las sociedades humanas no ha salido todavía del empirismo. Tal distinción la hemos constituído, por pura comodidad, de una manera harto grosera. Practicamos la indiferencia moral acerca de los animales y de los hombres que calificamos de salvajes, lo cual nos permite exterminarlos sin remordimientos. A eso se le llama política colonialista. (Sí, todavía en el Congo ex-belga).

La moral al uso es el mutuo consentimiento que nos damos para guardar lo que tenemos, tierras, casas, muebles, mujeres, y nuestra vida. Esta moral es intuitiva y feroz. Y la ley escrita la sigue de cerca, naturalmente. En virtud de todo eso, los hombres de genio y de corazón fueron siempre perseguidos y acusados ferozmente, como Sócrates.

Podría decirse que el hombre que no ha sido condenado, o por lo menos encarcelado, no ha honrado bien a su patria.

◆

BUROCRACIA. — El perfecto burócrata (y pase el galicismo) es aquel que considera que una buena sociedad es aquella que se preocupa de tener bastantes plazas de empleados para todos los buenos ciudadanos.

Para el buen burócrata los hombros y mujeres que se presentan ante las ventanillas de una oficina son unas malas gentes que no piensan más que en martirizar al prójimo. Y por ello encuentran muy justo hacerlos esperar, a pie derecho, un largo tiempo, y después hacerles volver al día siguiente. Para los incomprensivos que se ponen pesados es bueno tomar la justa medida de hacerlos ir de una ventanilla a la otra, subiendo y bajando por todo el edificio. Si un maligno de estos llega a creer que se le ha vuelto loco y solicita que le ingresen en un manicomio, entonces se le indica que haga el anterior recorrido, a la inversa, hasta que se convenza de que no está loco.

Serafí ROIG

Apuntes

Aspectos tristes de la hora que pasa

No hay más remedio que repetir lo que se ha dicho ya miles de veces. Además de ser saludable y de ser oportuno, las circunstancias obligan a ello.

⁂

Necesitamos aire puro. Aire puro que sople con ímpetu huracanado y arrastre los miasmes deletérese que infectan el ambiente. Aire puro que despeje la atmósfera y nos dé la posibilidad de respirar a pleno pulmón. Aire puro que nos deje libres de unas pestilencias susceptibles de corromperlo todo.

Porque nos asfixiamos en las densas nubes de polvo moral que levanta todavía nuestra catástrofe. Porque no podemos aguantar más esa rarificación en que se deforman horriblemente algunos hombres y pierden su natural contorno las cosas.

Hace falta haber perdido completamente la sensibilidad para soportar sin crispaciones nerviosas y sin sonrojos determinades espectáculos...

⁂

« Tout comprendre —*ha dicho Montaigne*— c'est tout pardonner ».

Estamos de acuerdo. Pero es el caso que, aun esforzándonos mucho en ello, no logramos comprender ciertas cosas.

Nos ha tocado en suerte pagar la más alta contribución conocida a la derrota. Es evidente. Nadie lo discute ya. Los dolores morales y las privaciones físicas —siguiendo tan de cerca a las naturales angustias y a los sobrehumanos esfuerzos de una larga guerra— guerra sostenida a fuerza de abnegaciones y de heroísmos, pero sin armas y sin pan —nos agotaron.

Y la inseguridad de nuestra vida errante en tierras no siempre acogedoras, completando la obra de las sevicias y de las torturas con que fuimos obsequiados, le han hundido el puñal en la espalda, matándola, a nuestra fe en el incorruptible porvenir.

*Si las únicas consecuencias de esa muerte fueran aquella inhibición y aquel apartamiento que imponen casi siempre la fatiga y el desencanto cuando culminan en un escepticismo morboso, el hecho merecería ser calificado, sin ir más allá, de francamente...*pitoyable. *Y a pesar de que no concebimos que la fe en el radiante mañana, que constituye el principal resorte dinámico de las luchas del presente, pueda morir con tanta rapidez a manos de la adversidad cuando se han hecho carne y vibración perenne en el hombre, nada objetaríamos. No importan gran cosa unas capitulaciones más o menos.*

Pero cuando en su virtud se llega al extremo de negar la bondad de los principios ayer sustentados —por lo menos en sentido verbalista—, y hasta se pone al descubierto el afán de ridiculizarlos, sea descubriéndoles *lagunas, superficialidades y contradicciones, sea intentando valorizar...* transitoriamente *unas normas y unas instituciones y una línea de conducta que los niegan de una manera rotunda, entonces el hecho, más que triste y doloroso, resulta innoble y sublevante.*

Y tan sólo una indulgencia a todas luces culpable puede atreverse a pasarlo en silencio...

Nosotros, pase lo que pase, no hemos de hacerlo. Ni creemos que nueda hacerlo nadie sin cometer un delito moral.

⁂

La Historia no registra espasmos egolátricos ni genuflexiones arlequinescas. Son incapaces de marcarla con su huella los que no saben afronta con entereza y con dignidad las consecuencias —siempre descontadas— de la derrota. Por el contrario, la marcan de modo indeleble cuantos luchan afirmándose en la seguridad de perder todas las batallas menos una: la última.

La última —ya lo sabía Pedro Grullo— será aquella en que salgamos triunfantes. Y su fecha no está escrita en ningún libro.

Es cuestión de voluntad obstinada y de persistencia en el esfuerzo.

Quien ingnora que mientras la derrota nos acompañe quedará en pie la necesidad de nuevos combates en el mismo terreno, más duros y más encarnizados que los anteriores, no aprovecha, dígase lo que se quiera, para las grandes contiendas de nuestra época.

No sirve para la lucha en que estamos empeñados los anarquistas?

⁂

¿La fatiga? ¿El desencanto? Hay que buscar la explicación del fenómeno en otros factores.

Y probablemente existían, bien que cubiertos con un velo, ya antes de la derrota...

Ensebio C. CARBO.

REPORTAGES

Desde Yanquilandia

"Locales" e "Internacionales"

Si en el número 53 de «ESPOIR» fuí parco en la expresión, en el número posterior donde quise aclararlo, creo que he sido demasiado redundante, y como aún me queda el explicar, para los lectores de fuera de EE. UU., el significado de los vocablos «local» e «internacional» en el uso parlante de los medios sindicales de Yanquilandia, procuraré hacerlo aquí mejor. Mas conste que no soy literato ni escritor.

Los Trabajadores Industriales del Mundo (I.W.W.), al igual que muchas otras Centrales revolucionarias europeas de su época, siempre fué refractaria a los contratos colectivos, y los trabajos por ella controlados no estaban sujetos al contrato, sino a la militancia de sus miembros. Así, pues, los obreros eran libres de ir y venir a donde mejor les placiera; pues la I.W.W., al revés de su rival, la Federación Americana del Trabajo, nunca intentó monopolizar los trabajos —léase empleos. La I.W.W., en linea descendente, se desintegra en Departamentos industriales; estos departamentos, en Sindicatos industriales; y estos, en «ramas» (branches) o Secciones locales; pudiendo formar federaciones regionales, distritales y locales. Y cuando un trabajador se asociaba a una de estas «ramas» o secciones —o adquiria un carnet por medio de un delegado transhumante de la Organización—, se le hacía miembro, no sólo de esa Sección, sino de la I.W.W.; pues ésta es integralista. El miembro de la I.W.W., al ser miembro integral de la Organización, puede cambiar de trabajo, de lugar y de industria, cuando y donde le plazca, sin otro requisito que el dictado de su voluntad. La I.W.W. organiza a los obreros sin hipotecar la libertad individual del trabajador. Este ingresa en ella libremente, por convicción; sin ser obligado por ningún contrato obrero-patronal. Y con la misma libertad puede dejar de ser miembro, si deja de creer en ella. Yo fuí miembro de ella varios años y anduve todo el Noroeste de EE. UU. —dentro del triángulo Montana, Arizona, costa del Pacífico— trabajando en diferentes industrias, y doquiera que llegaba era tratado, no sólo como compañero con afinidad de ideas, sino como miembro con todos los deberes y derechos inherentes.

¿Sucede lo mismo en la Federación Americana del Trabajo conocida ahora por «American Federation of Labor-Congress of Industrial Organizations», A.F.L.-C.I.O.? Veamos:

En Francia, por ejemplo, según nos dice Adolf Sturmthal en su libro «Unity and Diversity in European Labor», el movimiento sindical está dividido en varias organizaciones que compiten entre sí; la ley establece que los convenios colectivos sean negociados por medio de «comisiones mixtas» compuestas por representantes de las «organizaciones más representativas» patronales y sindicales, estando reconocidas entre estas últmas la «Confédération Générale du Travail», la «Confédération Général du Travail-Force Ouvrière» y la «Confédération Française des Travailleurs Chrétiens». En Estados Unidos, de acuerdo con la ley de relaciones obrero-patronales «Labor Relation Act», solamente el Sindicato que puede obtener un certificado del « Labor Relation Board », o sea de la Junta de Relaciones obrero-patronales, certificando que ha obtenido una mayoría de votos de los obreros de un dado lugar en las elecciones de selección de sindicato, puede representar a los trabajadores; y los jefes y ostentadores de cargos representativos de estos sindicatos, para tener derecho a presentarse a candidatos, han tenido que jurar previamente que no son comunistas ni «radicales», dandose así el caso peregrino que la elección se torna en plebiscito, pues no hay otro candidato que el de algún sindicato de la A.F.L.-C.I.O. o algun independiente, y el obrero se concreta a voter «sí» o «no».

Si la mayoria de votos son « si », los obreros pasan a formar parte de una **«Local»**. Y aquí llegamos a lo esencial del tema que nos hemos propuesto tratar aquí: Los sindicatos en EE. UU. son de escala nacional y, como la mayoría abarcan al Canadá (1), de ahí que muchos de ellos ostenten el nombre de **«Internacional»** —otra parte de nuestro tema. Estos sindicatos, nacionales o internacionales, se desintegran en Secciones locales, conocidas comunmente por **Locales**, aunque hay algunos sindicatos que llaman a sus secciones «Logias».

El obrero no es libre de ingresar, o no, a esa **Local** que ha firmado un contrato con el patrón con quien trabaja, sino que, forzosamente, y sin tener el derecho que tiene el obrero francés a escoger el sindicato que le ha de representar, ha de pertenecer a él; y si es un nuevo obrero, al cumplirse un lapso de tiempo estipulado en el contrato, también está obligado a ingresar. En ambos casos, si se niegan a ingresar, son expulsados del trabajo por el patrón, quien en muchos casos se encarga de cobrar las cuotas mensuales y de iniciación, de acuerdo al sistema de «check off».

Diez u once Estados han promulgado leyes, garantizando el derecho de pertenecer, o no, al sindicato.

Todos los Sindicatos nacionales o internacionales, en relación con la A.F.L.-C.I.O. —como anteriormente en relación con la A. F.L.— son completamente autónomos; pués la misión de la Central es desempeñar el papel de cortesana ante el Congreso y el Gobierno nacionales; intervenir en los pleitos y conflictos jurisdiccionales entre los sindicatos; elaborar su política internacional, aunque se reclama apolítica, y otras normas político-sociales. Más no interviene para nada en asuntos estrictamente sindicales, como salarios, condiciones de trabajo, etc., etc., que corren a cargo de los Sindicatos, que en el uso parlante del país son más comunmente conocidos por **Internacionales**, y que, para familiarizar a nuestros lectores con el lenguaje sindical de por acá, seguiremos llamando así. Estas **Internacionales** sí imponen normas, de un modo vertical, a todas sus secciones **locales**, y, en la mayoría de casos, con poder de veto para todos, o casi todos los problemas que se les presentan a éstas. Mas, a pesar del poder totalitario de las **internacionales** sobre las **locales**, o a causa de este poder, los obreros no tienen ningún modo de poder horizontalmente influir para formular las normas de la Organización. Y, al revés de la I.W.W., el socio de una **Local** no es miembro de la A.F.C.-C.I.O., y casi no es miembro ni de la **Internacional** a la cual pertenece la **Local** a la que está asociado; y aunque el carnet extendido al obrero por la **Local** es de la **Internacional**, el obrero no puede cambiarse libremente de **local**; pues para ingresar en otra **local**, además de necesitar la previa baja de la anterior, necesita ser aprobado su ingreso y, desde luego, pagar por el «tránsfer». Durante la Segunda guerra mundial, en que abundaban más los trabajos, me cambié yo de la **Local 97** — del Sindicato de Costureras «International Ladies Garment Workers Union» — de Los Angeles (California), a la **Local 8** de San Francisco, y me cobraron por la transferencia diez dólares. De la **Local 8** fuí a Nueva York y no querían admitirme en la **Local 50** de la ciudad de los rascacielos; por fin, decidieron admitirme, pero cobrándome cincuenta dólares por la transferencia. De Nueva York regresé a San Francisco y me cobraron otros diez dólares. En tiempos en que escasean los trabajos,es difícil cambiarse a otra **Local** de esta **Internacional**, a menos que sea uno de los «achinchines» de los faraones sindicales.

¿Y para cambiarse de un Sindicato a otro?

Como el carnet del sindicato es de la **Internacional**, y no de la A.F.L.-C.I.O., el obrero ingresa a la **Local** de otra **Internacional**, aunque también esté afiliada a la A.F.L.-C.I.O., como un nuevo miembro que nunca hubiera pertenecido a otra **Internacional, y se** le obliga a pagar una cuota de iniciación que oscila entre veinticinco y quinientos dólares — ¡en algunos casos, sí, señor! — según la **Internacional** y según la **Local**. El año 1951 ingresé en el Sindicato «International Hood Carries Bilding and Common Labors Union», y me cobraron sesenta dólares; el año 1952 ingresé en el «International Fur and Leather Workers Union», pagando sesenta; y el 1956 ingresé en la **Local 765** del sindicato «Hotel and Restaurant Employees and Bartenders International Union», y tuve que pagar veinticinco.

Y he aquí un caso curioso: En el hotel donde trabajo — el Hilton, de Los Angeles — los obreros que trabajan en un mismo departamento y bajo las órdenes de la misma mayordoma o capataz, haciendo el mismo trabajo, pertenecen a dos **locales** distintas, que ni siquiera corresponden a la misma **Internacional**: unos pertenecen a la **Local 765** del sindicato «Hotel and Restaurant Employees and Bartenders International Union»; otros pertenecen a la **Local 399** del sindicato «Bilding Service Employees International Union» (2). Y no se crea que pertenecen a diferente **Local** de distinta **Internacional** por preferencia del obrero, domo en Francia, Bélgica y algunos otros países, no; la preferencia del obrero aquí no cuenta; al obrero, al aceptar el empleo, el patrón le indica la **Local** a que tiene que pertenecer o ingresar, de acuerdo con los contratos colectivos (2).

Yes, this is America !

(1) Claro que también abarcan a Puerto Rico, Alaska, Hawaii y la Zona del canal de Panamá; pero éstos, o son Estados, o Territorios estadounidenses.

(2) Habrá algún lector que diga que aquí contradecimos lo dicho más arriba. Pues no; no nos contradecimos; ambas locales (sindicatos) tienen exclusiva para representar a los obreros. Lo que pasa es que de barrer con una escoba a barrer con otra, lo consideran diferentes ofícios. El hotel tiene dos «lobbys» o salas de recepción: los que limpian una, pertenecen a una Local; los que limpian la otra, a la otra. En el hotel, con cuatro cientos empleados, hay trece Locales pertenecientes a siete Internacionales distintas.

Noticias de España

CONDECORACIONES. — Los periódicos de algunos países, al informar de la visita que recientemente hizo a España el general Aileret, dieron cuenta de que al finalizar la misión de referencia recibió una condecoración de manos del general Muñoz Grandes.

La noticia parece anodina, mas no carece de importancia. Por nuestra parte tendríamos gran curiosidad en saber si el general Muñoz Grandes iba revestido en aquel momento de la Cruz de Hierro que en cierta ocasión le concedió Hitler para premiar sus méritos como jefe de la División Azul, que combatió contra los aliados en la pasada guerra mundial.

AQUI NO MANDAN LOS MILITARES. — Estas parece ser fueron palabras pronunciadas por Muñoz Grandes en sus conversaciones con el general Ailieret. Es de suponer que el jefe de Estado Mayor del ejército francés no creería tales aseveraciones. Pero, por si acaso, no estará de más recordar lo que sigue:

Que es un general, Franco, quien reúne en su persona las funciones de Jefe del Estado, Jefe del Gobierno, Comandante en jefe de las Fuerzas armadas de tierra, mar y aire y Jefe nacional del Movimiento, o sea del Partido único.

Que es un general, Muñoz Grandes, quien ocupa el cargo de la Vice-presidencia del Gobierno y está previsto como Delfín.

Que es un general, Camilo Alonso, quien ocupa el cargo de Ministro de la Gobernación.

Que es un general, Martín Alonso, quien *ocupa* el cargo de Ministro del Ejército.

Que es un general, Lacalle, quien ocupa el cargo de Ministro del Aire.

Que es un general, Vigón, quien ocupa el cargo de Ministro de Obras públicas.

Que es un coronel, Navarro Rubio, quien ocupa el cargo de Ministro de Hacienda.

Que es un general, Suances, quien ocupa el cargo de Director general del Instituto Nacional de Industria.

Que Solís Ruiz, Ministro del Movimiento, es agregado al cuerpo jurídico del Ejército, con grado militar.

Que la mayor parte de los gobernadores civiles y jefes provinciales del Movimiento, son también militares.

Y, ¡para qué seguir citando!... Como puede verse, si en España no mandan los militares, habrá que preguntarse quien es el que manda.

Así son de objetivas y exactas las cosas que dice el franquismo.

COLOFON. — La prensa franquista, al relatar las conversaciones entre los generales Ailleret y Muñoz Grandes, elogia la actitud del primero por haberse «negado a participar en el golpe militar dado por los generales que residían en Argel». Eso está muy bien, pero es exacto a medias. Es verdad lo que concierne al general Ailleret, pero no es verdad que el golpe militar lo dieran los generales que residían en Argel. Porque Salan residía en aquel momento en España. Pero eso los franquistas cuidan en lo posible de ocultarlo.

SERVICIO DE INFORMACION C.N.T.

Desde Paris

Antonio de Teruel

El frío arrecia terriblemente. No me ha impedido el visitar simbólicamente el cuadrilátero de tierra donde reposa Antonio .Ya no quedará nada de lo que fué.

He sentido una emoción especial al recordarlo. Era de Teruel y su carácter jovial y abierto le permitía el ser querido de todos. Sus historias, que nos contaba con su voz nasileña, tenían todas un fondo y una moraleja; una de sus expresiones más características y que nos la repetía por un quítame allá esas pajas, era esta: Esto parece la feria de Valverde, el que más pone más pierde.

La última vez que le vi fué en París montado en uno de esos carros de combate de la División Leclerc, en el que aparecía pintado el nombre de TERUEL. Anteriormente le vi en Sees contento y convencido de que muy pronto Teruel sería liberado. ¡Pobre Antonio! ¡Qué desengaño más cruel sufriría hoy al ver todas sus ilusiones por tierra! Ya sabía él que los vaivenes de la política y de los enormes intereses creados hacen que el que ayer fué un campeón de la libertad y de los Derechos del Hombre, mañana se convierta en perseguidor de estos derechos y de esta libertad. Pero tenia confianza en el genio y en los motivos por los que combatía ; sabia de memoria los hechos más salientes de la Revolucion francesa.

Murió de una manera absurda. Después de liberado París, continuó unos -kiiómetros más con su máquina de guerra; unos cuantos soldados enemigos emboscados dieron con él y lo masacraron. Allí mismo lo enterraron, allí mismo continúa lo que queda de él.

¡Cuántos Antonio existen por estas tierras de Francia, creyendo, allá en su sueño eterno, que lo que fué motivo de sus acciones, es ya una realidad! ¡Pobres Antonios! Os han engañado y vuestro sacrificio de poco sirvió.

Los intereses hacen que hoy se sonría y se dé la mano al verdugo de nuestro país. ¡Qué importa la libertad! ¡Qué importan los Derechos del Hombre!

Reflexionemos, y en pensamiento recordemos a nuestros compañeros muertos en aras de un mundo mejor. ¡Que el engaño que sufrieron no nos cierre los ojos! Por lo menos, que alguno quede para que un día, si es necesario, pueda gritar al mundo entero sus vergüenzas.

JEP D'ARANES

Le Quai d'Orsay a pris peur

La sortie du film "Mourir à Madrid" ajournée

Présenté mardi soir en version intégrale devant une salle de privilégiés, le film de montage de Frédéric Rossif, « Mourir à Madrid », ne sortira pas demain sur les écrans de la capitale, comme il était prévu.

Cet ajournement « in extremis » semble d'ailleurs ressortir à des raisons d'opportunité politique plutôt qu'à d'importuns retards administratifs.

Il apparaît, en effet, que le véritable responsable de cet ajournement est le Quai d'Orsay, effarouché par des documents saisissants, qui exaltent le courage et le combat des républicains espagnols, et qui rapportent des appels à la violence de leaders et sympathisants franquistes.

Toutefois, il est une phrase que nul n'entendra, une phrase de Franco du temps où il n'était que général :

« S'il le faut, je ferai fusiller la moitié de l'Espagne. »

Elle a été censurée définitivement. Mais il en reste d'autres difficiles à effacer.

Le général franquiste Queipo de Llano : « Je chercherai nos ennemis là où ils sont, même s'ils sont sous terre. Je les fusilerai à nouveau, où qu'ils soient. Et s'ils sont morts, je les tuerai à nouveau. »

Le général Franco : « En Espagne, on est catholique, ou on n'est rien... »

L'évêque de Carthagène : « Bénis soient les canons, si dans les brèches qu'ils ouvrent fleurit l'Evangile. »

Le cardinal Goma, primat d'Espagne : « Il ne peut y avoir autre pacification que par les armes. »

(De « La Dépêche »).

COLLABORATION

Documentos

EL FRANQUISMO

Sus origenes, su caràcter y su verdadera vocación

Nos encontramos en el momento álgido de la campaña emprendida por el régimen de Franco, encaminada a hacer creer al mundo que su sistema se «liberaliza». En determinadas esferas, las afirmaciones hechas en tal sentido por los portavoces del franquismo han sido tomadas por artículo de fé. El hecho de propagar a admitir esa pretendida liberalización, implica reconocer que hasta el momento dicho régimen ha sido totalitario. Que lo sigue siendo, es algo que nadie puede poner en duda. Sus fundamentos y sus estructuras no han variado lo más mínimo. Y, por si fuera poco, ahi están los recientes consejos de guerra incoados contra militantes de la C.N.T. y las JJ.LL.; las condenas hasta 30 años de cárcel por supuesta participación en atentados y por delito de asociación y propaganda; el informe de la Comisión Internacional de Juristas, emitido a fines de 1962, cuando afirma, sin que nadie lo haya desmentido, que en la España actual continúa teniendo vigencia la fórmula incursa en los 27 puntos de Falange que proclama: «NUESTRO ESTADO SERA UN INSTRUMENTO TOTALITARIO AL SERVICIO DE LA INTEGRIDAD DE LA PATRIA».

Pero hay algo más grave. Franco se ha jactado y se jacta de que su régimen está con 25 años de anticipo sobre los demás países de Occidente. Con lo que quiere significar, sin lugar a dudas, que no es él quien evoluciona hacia los demás sistemas, sino que son los demás que han evolucionado hacia el suyo. Ello pudiera dar lugar a que se extendiera la creencia de que los orígenes del régimen de Franco no debieron ser condenables como se ha dicho, que su carácter y estructuras no deben ser tan totalitarias, que su vocación no debe ser tan perversa, etc., etc.

De ahi que, al efecto de poner en guardia a quienes tales cosas pudieran creer o simplemente a fin de refrescar la memoria a quienes ya están al corriente del verdadero origen y carácter del régimen de Franco, nos ha parecido oportuno reproducir en esta circunstancia algunos documentos de los que figuran en el libro: «Documents Secrets du Ministère des Affaires Etrangères d'Allemagne». He aqui el primero:

« Weizsaecker à Ribentrop.
Berlin, le 4 juin 1938.

SECRET.

« Le tableau d'ensemble de la situation militaire en Espagne ci-joint, est adressé au ministre des affaires étrangères du Reich, avec prière d'en prendre connaissance.

» D'après les données qui y sont fournies par des spécialistes, il faut compter que la guerre civile en Espagne se prolongera jusqu'à l'hiver inclus. Comme l'on sait, Franco avait demandé que nous lui laissions nos volontaires jusqu'à la fin des hostilités et que nous ne les rappelions qu'au moment où la guerre se réduirait à des simples actions de police. Il apparaît que ce temps est encore lointain. Nos volontaires, ainsi que les aviateurs et les techniciens italiens, continuent à jouer un rôle important; à la rigueur, il serait possible de se passer de l'infanterie italienne.

» Dans ces conditions, le retrait de nos volontaires et des volontaires italiens serait compris par Franco, ainsi d'ailleurs que par le monde entier, comme un recul politique; un tel recul contribuerait, d'une façon inadmissible, au succès des rouges. C'est pourquoi, je recommanderais QUE LES FORCES ARMEES ALLEMANDES ET ITALIENNES EN ESPAGNE soient maintenues sensiblement avec les mêmes effectifs et une compensation des pertes en hommes et en matériel. Il semblerait utile de s'entendre sur cette questions avec les Italiens. La politique de non-intervention devrait être appliquée d'accord avec Franco, afin d'éviter l'éloignement des volontaires de l'armée espagnole. — Signé : WEIZSAECKER. »

El subrayado es nuestro, al efecto de llamar la atención sobre el hecho que el documento revela, según el cual, si bien en una parte se habla de voluntarios, en otra parte se habla concretamente de las fuerzas armadas alemanas e italianas. Los orígenes del régimen de Franco, están claros. No creemos que sea una novedad decir que es un engendro de Hitler y Mussolini; pero hay necesidad, por lo visto, de repetirlo. y con pruebas al canto.

SERVICIO
DE INFORMACION C.N.T.

Libres opiniones

SENTEMOS POSICION

«Mientras la iniquidad dure, nosotros, los anarquistas, seguiremos en revolución permanente.»
Elíseo RECLUS

Nuestros deseos de volver a la tierra que nos vió nacer, hacen que, en algunas ocasiones, nos olvidemos de quiénes somos y el por qué estamos sufriendo este largo exilio.

Al hablar de España, debemos de hacerlo como anarquistas, no sopesando el problema bajo el ambiente más o menos democrático de un Estado determinado, sino de la institutución en sí. El es el causante de que la sociedad sea dividida en dos clases, al garantizar a la una la riqueza que roba al esfuerzo de la otra.

El Estado es la negación de todo derecho humano, la libertad un eco perdido en sus calabozos, donde las fuerzas coercitivas lo convierten en ayes de dolor; es el mendrugo racionado para los que, desde que nacen hasta que mueren, solo oyen quejidos, imprecaciones contra la vida.

Monarquías o repúblicas, fascismo o comunismo estatal, es la rama cortada del mismo árbol para mantener el fuego de. la iniquidad; función primordial de todo militante anarco-confederal, es la de dedicar toda su actividad a la destrucción del Estado, sin por ello olvidar los muchas factores conducentes a las mejoras inmediatas de los trabajadores.

Por ser anarquistas dedicamos todos nuestros esfuerzos a la lucha contra el fascismo, sin por ello dar vagas esperanzas a los paradisleros de sumisión o colaboración en las tareas específicamente políticas. Derrocado que esté el régimen de ignominia que sufre nuestro pueblo, seguiremos por la ruta que nuestras convicciones nos han trazado, sin distraernos un sólo segundo que sería aprovechado por los nuevos «gobernantes» para organizar sus dios represivos, sin los cuales no pueden subsistir para perpetuar la tiranía

Las revoluciones rusa y cubana, son un triste ejemplo que debemos de tener en cuenta en nuestros compromisos de lucha. La militancia anarquista, consagrada de lleno a la destrución del Zar y de Batista, no midió bien las consecuencias de una amistad que les ha sido funesta. En efecto, los políticos que han luchado a nuestro lado, han apreciado nuestra honradez como amigos y el peligro, por nuestra abnegación, que representaba como enemigos; de ahí que, una vez conseguido el primer objetivo, se hayan preocupado más de nuestra destrucción que de consolidar la revolución.

Con estos ejemplos a la vista, debemos medir bien las consecuencias futuras que podría representar una intransigencia por nuestra parte. La C.N.T. y el anarquismo, no pueden perder, sin negarse a sí mismos, aquel verbo que cautivó a los trabajadores, llamándole al pan, pan, y al vino, vino, sin mixtificaciones. Las posiciones ambiguas, es un traje que no le va a la gallardía revolucionaria de los hombres que hablan en nombre de nuestras ideas.

«Si para ser amigo de otro, tengo que dejar de ser mi propio amigo, prefiero no tener amistades» — decía un compañero en una reunión de mi F. L. Muchas veces, por no parecer duros a nuestros «amigos» de hoy, nos olvidamos de nosotros mismos, con el consiguiente perjuicio para el prestigio de lo que sentimos y representamos.

Nada tenemos que justificar ante los demás que no lo hayamos hecho en nuestra intimidad; hemos dedicado nuestra mayor actividad a derrocar al régimen militar fascista; las más de las veves nos hemos encontrado solos en esta ardua tarea; el número de anarquistas y cenetistas sacrificados por el dictado de su propia conciencia, es incontable; ningún movimiento cuenta en su haber con más abnegación y sacrificios y menos exigencias.

Nuestros compromisos actuales, a los que, como siempre, hemos sido fieles, no nos pueden hacer caer en la injusticia de reivindicar a los que tuvieron en sus manos el evitar 25 años de sufrimiento a los trabajadores españoles y no lo hicieron. Por cobardes, aquel 10 de agosto del 1932; por crueles, el 8 de enero del 33 y octubre del 34, sin olvidar el 19 de julio del 36. Todo enemigo de la libertad es nuestro enemigo y no hay políticos encuadrados en arco iris que, una vez dueños del Poder, no les parezcan pequeñas las cárceles e insuficiente el cuerpo jurídico-policíaco

Franco pretexta peligros exteriores para mejor dominar al pueblo, igual que el dictador ruso o cubano. ¡Sea del exterior que este peligro llegue! Pero de la única manera que se hace temblar a los tiranos es mirándoles cara a cara y no estudiando hipotéticas soluciones con sus embajadores, aunque se disfracen de «arrepentidos». El exilio tiene un compromiso contraído con la historia y aquellos que no lo cumplan, traicionan las esperanzas de los trabajadores oprimidos y de todos los inmolados por el fascismo.

No perdamos de vista que son muchos los que miran a España con ojos de ambición desmedida; a ellos recordaremos nuestra condición apolítica y revolucionaria, para que no se puedan llamar a engaño, porque, si para ellos su finalidad es la de disputarse el poder que deje vacante el franco-falangismo, para nosotros es el de conseguir la verdadera emancipación y hasta conseguirla, como decía Reclus, seguiremos en estado de revolución permanente. Los que preparan cañas y anzuelos para lanzarlos al río revuelto, deben saber, desde hoy, que no es en nosotros donde encontrarán la piedra desde la que puedan esperar la pesca.

No se nos escapan las dificultades que tenemos que afrontar antes de conseguir nuestro objetivo, pero esto no es un motivo para que tengamos que decir lo que estamos muy lejos de sentir y pensar. Los partidos políticos, cada vez que hablan, marcan su posición; marquemos también la nuestra, que es la de no prestar el menor apoyo para estabilizar ningún gobierno, aunque se disfrace de demócrata. La verdadera democracia, según nuestras concepciones ideológicas, no radica en una mayoría parlamentaria, las más de las veces conseguida con subterfugios y engaños, sino que es aquella en que los trabajadores se asocien según sus características geográficas y profesionales, es decir: la Organización del Pueblo, por el Pueblo y para el Pueblo.

Nosotros perseguimos la Anarquía; los republicanos la República, igual que los socialistas el socialismo estatal; es el pueblo el que debe determinar su medio de organización y de vida, pero para ello hay que derribar el muro de la vergüenza que representa el fascismo y tenemos que partir de un principio real; de que la elocuencia es buena para educar a los pueblos, pero no para derribar a los dictadores; éstos se derrumban por la acción y sólo por la acción.

No estaría de más recordar la proclama que Bonaparte dirigió desde las crestas de los Alpes a su ejército: «Os falta el pan, el traje y los zapatos; tomadlo todo con las bayonetas; a vuestros pies lo tenéis.»

Sí, al otro lado de los Pirineos, tenemos el pan, la libertad y la justicia, pero hay que conquistarlos, como decía el militar corso.

Luis GALLEGO

Marsella.

La obra de Emilio Armand

Número 4

Por FERNANDO FERRER

Unido a la opinión que le merece la pregunta que se hace él mismo sobre si o no un hombre puede vivir sin autoridad, estudia las concepciones individualistas en el aspecto económico, llegando a las siguientes conclusiones :

« 1) Proclamación y práctica de la autonomía integral de la unidad humana y, como corolario, abolición de la explotación del hombre por el hombre o del ambiente humano y viceversa;

2) No intervención del Estado o de las organizaciones gubernativas o administrativas, ya sea en el funcionamiento de las asociaciones voluntarias trabajando cualquier campo de la producción o del consumo, ya sea en la estipulación y ejecución de los contratos libremente discutidos y convenidos entre aislados o asociados;

3) Posesión individual e inalienable del medio de producción, suelo, útiles, etc.;

4) Plena y absoluta disposición individual del resultado o del producto del esfuerzo puramente personal;

5) Libertad absoluta de determinación y discusión del valor de la producción individual — libertad de concurrencia e igualdad desde el punto de partida — libertad de emisión o empleo de un instrumento de cambio, que no tenga curso legal ni forzoso, circulando entre los interesados, y a los cuales pueda convenir el servirse.»

◆

Armand se subleva contra quienes pretendían que el individualismo es una filosofía mística,cuyo misticismo tomaba caracteres morbosos en quienes participan de esa filosofía. Es así que en un capítulo del que entresacaremos los párrafos que creemos más interesantes — el capítulo es bastante largo —, dice así :

« Nuestro individualismo no es un individualismo de cementerio, de tristeza y de sombra, un individualismo de dolor y de sufrimiento. Nuestro individualismo es creador de alegría; en nosotros y fuera de nosotros. Nosotros queremos hallar la alegría de vivir donde sea posible — cuánto podríamos decir de nuestra potencia de investigadores, de descubridores, de realizadores; y nosotros queremos crearla donde sea posible —, es decir, doquiera que hallemos ausencia de prejuicios y convenciones del «bien» y del «mal». Sí, nuestro individualismo está basado sobre el amor por la alegría del vivir, el gozo de vivir fuera de la ley y fuera de la moral; fuera de la tradición y fuera de la esclavitud de los prejuicios sociales y civiles. No se trata de una cuestión de años de más o años de menos. No importa que nuestro otoño de la vida esté próximo y que vayamos hacia el fin, ignorando si mañana veremos brillar el sol por última vez: lo esencial es que «hoy» sintamos «aún» el gozo de vivir. — Existe el individualismo de quiénes quieren hallar el gozo de vivir propio dominando, administrando, explotando a sus semejantes, sirviéndose de su potencia social: gobierno, monopolio, fortunas. Es el individualismo de los burgueses y no tiene nada de común con nosotros. — Existe el individualismo de los vanidosos, de los insensibles (hacia el mal ajeno), de aquellos que no lloran y navegan por el séptimo cielo del más allá de las fuerzas humanas; está el individualismo de los que desean «parecer» y que terminan contentándose con un mendrugo de pan que calme sus ambiciones. Toda esa clase de individualismo no nos interesa.

« Nosotros queremos un individualismo que irradie alegría y benevolencia, como un hogar irradia calor. Nosotros queremos un individualismo soleado aún en lo más árido del invierno. Un individualismo que se extiende y se desborda, sin curas y sin patronos, sin frontera y sin límites. Un individualismo que no se sienta humillado cuando se le llame para curar heridas que puede haber provocado sin darse cuenta a lo largo de la vida. ¡Ah! ¡Cuán rico y magnífico es este individualismo!»

«Antes que nada, pero, se ha de ser antiautoritario, que es lo que el individualista quiere hallar en su compañero. Porque, en fin de cuentas, existe una multitud de personas dadas a una forma especial de vida que consideran la mejor adaptada para que la sociedad cambie, para que se obtenga la salud física, etc.,que les parece que todo está bien dispuesto en este mundo, pero, gozando óptima salud y respirando con método no han tenido nunca un átomo de revuelta contra la autoridad real y efectiva; los hay que, por el contrario, aceptan ser ejecutores o representantes.»

◆

Veamos cuál es la opinión de Armand respeco de la ciencia. Sobre todo, actualmente en que toda manifestación, innovación, etc., tiene que llevar el sello del «cientifismo». Los grandes inventos de la época actual, de los cuales estamos ausentes los pobres diablos que los admiramos y cuya actitud no puede ser más que la de aceptar toda explicación, sin poder poner nada en duda, tan y tan alto se han colocado los «demonios» (¿dioses?) de la ciencia actual. Pues bien:

«El individualista no quiere arrodillarse ante la ciencia de la misma manera que no quiere arrodillarse ante ninguna divinidad: el individualista sabe perfectamente que existe la ciencia porque existe un cerebro humano, muchas de cuyas deducciones científicas no hacen sino conformarse a la estructura del mismo. La ciencia, como todas las ramas del saber humano, debe servir al hombre y no someterlo. Ateo, el individualista anárquico se rehusa a la participación, enrolado bajo la bandera de la ciencia o el palio de la religión; tiene horror a las soluciones y las fórmulas que quieren resolver problemas que planteamos nosotros mis-

INTERNATIONALE

Libres opiniones

LA C.N.T. ANTE EL PORVENIR

— IV —

¿Que vale la creencia de que sin la C.N.T. no puede haber porvenir? En afirmación perentoria, nada. El porvenir no es privilegio exclusivo de un hombre o de un grupo, lo traza un conjunto como exponente de múltiples esfuerzos — negativos los de la reacción — y se manifiesta en bien o en mal de la colectividad, según sean los conceptos políticos, sociales, económicos, culturales u otros que en definitiva prevalezcan. Harto sabido es, además, que cuando lo traza un solo hombre o partido, imponiendo sú voluntad por la fuerza o contando en una u otra forma con la aquiescencia del conjunto que pretende encarnar, no puede confiarse en resultados positivos, evidenciándose a más corto o largo plazo la serie de fracasos cosechados.

Creer, pues, que sin la C.N.T. no habrá porvenir para España me parece una actitud que no responde a un sentido práctico de las realidades. Por el contrario, es lógico admitir que el porvenir de España será tanto más positivo en la medida que la C.N.T. pueda influirlo, porque tengo el convencimiento de que nuestra Organización, de actuar con acierto y siempre que recobre la merecida personalidad de que gozó en las filas obreras, será capaz de forzar el destino español, aportándole en muchos aspectos las soluciones y garantías llamadas a encaminarlo por vías de constante superación y progreso.

Digo constante superación y progreso, porque desde nuestra óptica sólo podemos interpretar el porvenir como avance decidido hacia la paulatina emancipación del hombre, con todas las realizaciones que ello comporta. Para la C.N.T. porvenir supone más libertad, más justicia social, más respeto del hombre, más igualdad en derechos y en deberes y una mejora sin freno de las condiciones generales de vida, aprovechando todas las coyunturas capaces de ofrecernos más amplias perspectivas. Si esta apreciación es fundada y coincidimos en interpretar que la C.N.T., sin ser determinante, puede influir en el futuro desarrollo de la vida española, justo será que dediquemos la mayor atención a nuestras actividades presentes y venideras, admitiendo que en su día nos permitirán constatar sobre el terreno si estamos o no en condiciones de cumplir tan magnífico cometido.

En anteriores artículos de esta misma serie, esbocé ciertos aspectos que me parecían esenciales, tales como el esfuerzo que deberíamos realizar para que nuestra juventud alcanzara altos niveles de enseñanza, la necesidad de coordinar cronométricamente las relaciones interior-exterior y la obligación de ponerlo todo en obra para que el pueblo español nos conozca, propiciando a la vez la rápida creación de los cuadros militanciales en que habrá de reposar la reorganización y la continuidad de la C.N.T. Voy a referirme ahora a otros aspectos que también estimo del mayor interés, y que creo deberíamos afrontar sin demora para sentar las bases de un porvenir que sonría a nuestra Organización.

¿Cuáles son estos aspectos? Citaré algunos de ellos, sin que pretenda desmenuzarlos en detalle en el limitado espacio de este artículo. Es evidente, por ejemplo, que deberíamos estrechar y ampliar nuestros contactos con las docenas de miles de compatriotas que de unos años a esta parte han emigrado a Francia y a otros países limítrofes, acuciados por el hambre y las privaciones que pasaban en España. Hemos de acercarnos a ellos para hacerles comprender lo que el franquismo representa, lo que la C.N.T. desea para España y el engaño de que son objeto, ofreciéndoles nuestra colaboración en la resolución de sus problemas y su debida instalación en el país que ahora les acoge. Otra constatación que se impone, es la necesidad de conocer con la máxima objetividad las condiciones de vida en nuestro país y las reacciones de la clase obrera, el carácter de las leyes sociales en vigor y sus condiciones de aplicación y los diversos aspectos económicos que interesan directamente al productor, procediendo a un detenido examen de este conjunto y a estudiar la actitud que sobre cada problema sería útil adoptar cuando nuestra Organización recobrara su libertad de movimientos en España.

Todas estas actividades podríamos desarrollarlas con grandes posibilidades de éxito, si nos decidiéramos a emprender obra positiva en vez de perder el tiempo en disquisiciones de las que todos, sin excepción, somos responsables. Informémonos y procurémonos textos, creemos grupos de estudio, aprovechemos el tiempo libre de que disponemos para hablar a los españoles que desconocen nuestra voz y preparemos desde ahora las fundaciones del nuevo edificio confederal. que será preciso reconstruir — no nos engañemos — a pulso, con inauditos esfuerzos y partiendo prácticamente de la nada. Reflexionemos fríamente y digámonos qué porcentaje de tiempo empleamos *positivamente* a lo largo de asambleas sin fin y hasta diría sin fines y las ventajas que nos reportan querellas que no resuelven ninguno de nuestros problemas, y posiblemente llegaremos a la conclusión de que olvidamos lo esencial : la necesidad de hacer algo positivo en previsión del futuro, la de rendirnos útiles a nuestro pueblo mediante una acción eficaz que responda a objetivos concretos y asequibles y la de ayudar modestamente, porque a estas alturas es difícil pretender a más, al establecimiento de las condiciones que mañana permitirán a la C.N.T. influir en los destinos de España.

Por otra parte, lo esencial también estriba en participar sin falsos conceptos de culpabilidad en toda acción encaminada a terminar con el régimen franquista, sin que una actitud honrada de colaboración deba ser motivo de críticas acerbas, en función de principios que sólo recobrarán su valor cuando puedan ser expuestos y defendidos con ciertas garantías de libertad ante las masas trabajadoras de nuestro pueblo. Es evidente, por consiguiente, que toda acción contra el franquismo supone defensa del porvenir confederal, lo que debe inducirnos a dedicar especial atención a lo que todavía somos capaces de realizar, es decir, a las labores que respondan a nuestras actuales posibilidades de lucha, ya que si las eludiéramos para defender de palabra y por escrito las que somos incapaces de llevar a la práctica, sólo conseguiríamos poner de relieve nuestra falta de sentido común y el abismo que nos separa de las que son realidades españolas.

Sí, ya sé que todo esto se ha dicho y repetido y no me escapa que puede cansar leer una y otra vez la misma cosa, aunque ésta se exponga con las variantes de rigor. Pero lo cierto, mal nos pese, es que nos gozamos perdiendo el tiempo, que hablamos más de la cuenta sin atacarnos a la obra que todavía podríamos realizar y que desperdiciamos los esfuerzos individuales y colectivos en discusiones estériles, en vez de aprovechar con sensatez lo poco que cada uno de nosotros sería capaz de aportar a la obra constructiva emprendida por nuestra Organización.

Dije al principio que me parecía equivocada la creencia de que sin la C.N.T. no puede haber porvenir y razoné mi punto de vista. Pero quiero ir más lejos: es el propio porvenir de la C.N.T. el que está en tela de juicio si nos decidimos a comprender que entre el querer y el poder media un abismo y que no siendo ya lo que fuimos, no podemos construir con la pretensión de empezar la casa por el tejado. Nuestra casa se hundió y si queremos que un día la reconstruyan los que no la conocieron, es necesario que nos acerquemos a ellos, que comprendamos sus problemas, que les expliquemos cuáles eran nuestras ilusiones, que les procuremos todo el material que todavía estamos en condiciones de ofrecerles y que depositemos nuestra confianza en su acción venidera, con la esperanza de que poco a poco recobrarán el terreno perdido, levantando, ladrillo sobre ladrillo, el edificio hoy por hoy inexistente.

Para asegurar el porvenir confederal, no será suficiente emprender y cubrir con éxito todo cuanto queda expuesto. Una vez reintegrados a España y cuando le sea posible a la C.N.T. demostrar lo que es y lo que vale en el terreno de lucha que le es propio, deberemos enfrentarnos con otros problemas de actualidad y encontrarles las soluciones que se impongan. Pienso dedicar mi próximo artículo de la serie a algunos de estos problemas, con la seguridad de que airearlos a tiempo nos será, sin duda alguna, provechoso y ventajoso.

A. TARRAGO

París, febrero de 1963.

LLAMAMIENTO

AL MOVIMIENTO ANARQUISTA INTERNACIONAL

Nos dirigimos al Movimiento Anarquista Internacional, tanto a los grupos como a las individualidades, en demanda de ayuda solidaria para emprender una campaña internacionl de protesta por las arbitrarias y brutales condenas que el franquismo ha impuesto a miembros de nuestras organizaciones libertarias en España.

Consideramos un deber insoslayable de toda la militancia anarquista el estar presente y hacer toda la propaganda necesaria para lograr crear y mover una corriente de simpatía y respaldo para nuestros compañeros a los que se les ha acusado, sin pruebas, de delitos que son los de la insurrección violenta hasta la edición de prensa clandestina, imponiéndoles condenas que van desde 30 a 8 años de presidio.

En la lucha por la libertad del pueblo español, el Movimiento Libertario ha aportado el máximo de esfuerzo y sacrificio, siendo el movimiento que más ha resentido, en todo momento, la ferocidad represiva del régimen.

Nuestra acción ha estado siempre, y ahora más que nunca, encaminada a lograr el derrumbamiento de la tiranía franquista, para conseguir el restablecimiento de la libertad en España y posibilitar sus plataformas efectivas de lucha al anarquismo.

Por lo tanto, consideramos que con el apoyo de nuestros compañeros de otros países, podremos hacer algo efectivo para movilizar la repulsa del mundo contra el régimen dictatorial que oprime a nuestro pueblo, evidenciando su justicia (?) y presionando por la revisión de los procesos en los que ninguna oportunidad se les dió para defenderse.

Para ello, invitamos a todos los anarquistas del mundo y a todos los hombres amantes de la libertad, a que se solidaricen con nuestros compañeros organizando toda clase de actos de protesta y enviando cartas y telegramas exigiendo su libertad a las organizaciones — O.N.U., U.N.E.S.C.O., Liga de los Derechos del Hombre, etc., etc. — interesando en esta campaña también a todas las personalidades del arte, las letras y de la ciencia, a fin de que adquiera toda la eficacia.

Asimismo, hacemos un llamamiento a toda la militancia anarquista internacional, organizada o no, a prestarnos todo el calor moral y toda la ayuda económica posible, para continuar el combate contra el fascismo ibérico. La lucha del pueblo español, puede y debe ser la bandera que unifique al movimiento anarquista internacional en la lucha por la libertad en el mundo.

C.N.T. — F.I.J.L. — F.A.I.

---

mos, muy a menudo de forma errónea; el individualista no siente vergüenza por el hecho de ignorar gran cantidad de cosas. El individualista es indudablemente materialista. El vocablo «materia» responde, por otra parte, a un concepto puramente individual. La materia no es solamente cuanto cae bajo el dominio de los sentidos; es, sobre todo, lo que cae bajo el dominio de «mis» sentidos. Pero, ningún materialista que se siente individualista renuncia por ello al gozo interior que puede proporcionarle la vida del sentimiento, ni al gozo intelectual que pueden proporcionarle, por ejemplo, la especulación en filosofía, la poesía en literatura, el color en el arte.»

Sería, sin duda, demasiado prolijo para un trabajo como el que me he propuesto presentar, escudriñar todas las gamas del pensamiento de Armand. Como se ha dicho, de cuánto pueda interesar al hombre él se ocupó: vida privada; amigos y enemigos; solidaridad; contrato; etc. Todo ello con opiniones muy personales, difíciles de adaptar en el medio ambiente que nos circunda, pero no imposibles de llevar a cabo por un grupo más o menos extenso de amigos cuya afinidad aconseje la puesta en práctica de numerosos conceptos vertidos. Pero, no podríamos cerrar nuestro trabajo, sin hablar de la concepción que Armand tenía del amor. Así se pregunta:

«¿Qué es el amor? El amor es uno de los aspectos de la vida y el más difícil de definir, tan y tan diversos son los puntos de vista bajo los que se puede considerar. A veces se llama amor a la satisfacción de la necesidad sexual, una emoción, una sensación fugitiva, podríamos decir después de reflexionar; a veces es un sentimiento que toma sus orígenes en una necesidad de camaraderismo íntimo y afectuoso, de la necesidad de una amistad profunda y persistente. Otras veces es también, además de todo lo citado, un acto reflejo de la voluntad, del cual se presume haber ponderado las consecuencias y el desarrollo. El amor es, además, una experiencia de la vida personal, ora experiencia impulsiva, capricho, y nada más; ora es, por el contrario, experiencia que puede prolongarse durante muchos años, incluso para toda la vida.

«Si el amor no huye ante el análisis, más que cualquiera otro aspecto de la actividad humana, su examen presenta aun muchas dificultades. El amor «está por encima del bien y del mal». Si se le presenta como «hijo de Bohemia», o si se le atribuyen «razones que la razón ignora», muchos lo han calificado «más fuerte que la muerte». Esto es esencialmente de orden individual. Si el amor es sentimiento, también es pasión. Cuando se convierte en el eje de una vida activa intensa — sentimiento o pasión — influye sobre el carácter, despierta el espíritu, transporta hasta el «heroísmo»; también es motivo de descorazonamiento, de tristeza. En fin, si el razonamiento y la voluntad pueden, en ciertos casos, canalizar la expansión, no por ello quitan al amor su carácter de sentimiento y de pasión.

Las cosas están preordenadas de tal modo que el género humano está compuesto de seres de sexo diferente, cuya unión es indispensable para perpetuar la especie, la raza. Hasta el día en que se tendrá la posibilidad de fabricar seres — sin sexo, cabe esperar —, en los laboratorios de biología, esta indispensabilidad persistirá, y así como el alba de tal día puede ser que no aparezca hasta mucho tiempo aún, será conveniente no tener en cuenta sus eventuales consecuencias.

Pero no solamente la continuidad de la especie humana está ligada a la unión de los dos sexos que la componen; la naturaleza ha hecho de tal manera las cosas que los dos sexos se atraen mutuamente y que el acto sexual sea la finalidad, el motivo de una felicidad voluptuosa que un ascetismo depravado y un moraliteísmo farisaico han intentado denunciar como infamante, pero que no lograrán nunca se considere malsano, de tal forma es parte integrante de la manifestación de la naturaleza humana. Y la experiencja amorosa no conoce fronteras y varía de individuo a individuo.»

◆

Este es el pórtico de los capítulos que tratan del amor bajo todos sus diversos aspectos. En lo que me concierne, creo que difícilmente una obra como la que he intentado presentar, exponiendo algunos aspectos, puede satisfacerse con lo que yo he hecho. Pero no es posible por el momento hacer más. Equivaldría entonces a realizar un trabajo que, de no exponer completamente el pensamiento de Armand, sería siempre precario. Yo sé que los «Amigos de Armand» están preparando un homenaje póstumo en ocasión del primer aniversario de su muerte. Pero ese homenaje será editado en francés y el libro — pues es un libro lo que debe editarse — no llegará a las personas de habla española como sin duda alguna sería de desear.

Con Armand desapareció uno de los más recios puntales del anarquismo contemporáneo. Al dar a conocer brevemente varios de los aspectos de su pensamiento, no damos por terminada nuestra labor; mucha y muy variada fué su actividad y a medida de nuestras posibilidades iremos dando a conocer lo que consideramos más selecto de su creación, entre lo que descolla: «Ainsi parlait un En Dehors»; «Fleurs de Solitude et Points de Répère»; «Profils de Précurseurs et figures de rêve»; «Libertinage et prostitution» (Documentos para una interpretación sexualista de la historia), etc., etc.

Nos cabe también el dolor de unir al de Armand el recuerdo de su compañera Denise, desaparecida pocos meses después que él, cuya vida ejemplar será desconocida, sin duda alguna, porque no creo haya quien se proponga reunir tantos y tantos documentos como serían necesarios para escribir su biografía, a lo que en vida se oponía, como se opuso siempre Armand en lo que a él respecta.

Es difícil, por otra parte, señalar aspectos de la existencia de ambas personas, cuando siempre rehusaron en vida que se escribieran y solicitaron de todos los que les trataron que no se hiciese pública ninguna de las anécdotas que a ellos pudieran referirse. **F I N**

En Español, al exilio se le llama DESTIERRO, es decir, echado de la tierra.

◆

Cuentan que un nuevo rico tuvo la idea de que un pintor le retratara en cien ejemplares, como las tarjetas de visita. Y aseguran que encontró un pintor que aceptó el encargo. Un pintor de esos que ahora pintan en serie.

◆

Prisciliano fué un cristiano humanista y feminista. Naturalmente, fué decapitado.

◆

Menos uno, todos los reyes godos fueron asesinados, incluso de padres a hijos. Todos eran católicos.

◆

GUERRILLERO. — Se cree generalmente que los guerrilleros fueron producto de la guerra española de la independencia contra la invasión napoleónica. Lo cierto es que en Iberia los primeros guerrilleros fueron los campesinos que tuvieron que aprender a luchar contra romanos y cartagineses, defendiendo la propia tierra.

DE TOUT ET POUR TOUS

LOS TRUSTS FINANCIEROS Y LA DEMOCRACIA

Por «La Dépêche» del 7-1-63, nos enteramos que los americanos envían a la Arabia Saudita, una escuadrilla de aviones de caza y un destroyer para proteger al rey inquisidor de este país del Médio Oriente de una posible alteración de orden social en este campo de petróleo controlado por los grandes trusts internacionales. Los que no somos escribidores, hay momentos que nos encontramos sin poder aquilatar ni saber dónde empieza la Democracia y donde termina la Libertad para convertirse en tiranía. Los Estados Unidos de América, en nombre de la Democracia y con su tan cacareada libertad, cada vez que los intereses de un trust se ven amenazados, corren en su ayuda inmediatamente, sin tener para nada en cuenta el régimen que impera en el país donde está enclavado este trust; sólo cuentan los dividendos anuales; los sufrimientos, las miserias a que los gobernantes tienen sometidos a sus ciudadanos, para nada se tiene en cuenta por los mangantes de los gobiernos, llámense éstos demócratas o dictadores .

La Arabia Saudita es uno de los pocos países en el mundo de hoy donde se llevan al mercado un millón de esclavos cada año para procurar divisas al Estado. Se pueden comprar a todos los precios y para todos los gustos; los americanos lo saben por ser ellos los compradores más deseados por las autoridades sauditas.

El rey recibe 12 millares anuales de dólares de las compañías explotadoras del petróleo. En nombre de la Democracia y la Libertad, los Estados Unidos de América arman, finanzan y sostienen a la dictadura más cruel que se conoce en los tiempos modernos: la de España. Cada vez que el régimen de Franco se ve amenazado en sus finanzas, el Pentágono corre en su ayuda para que éste continúe encarcelando, fusilando y martirizando al Pueblo Español.

Tenemos toda una serie de datos que nos hacen dudar dónde está la democracia y dónde termina la Libertad. En España ,en la Arabia saudita, en Turquía, en la Corea del Sur, en Formosa, en varias Repúblicas del centro y del sur del Continente americano, donde sólo se protege la camarilla al servicio del dictador y de los trusts financieros, la tiranía que sufren los habitantes de los Pueblos sometidos a las dictaduras para nada cuenta; no importa que las cárceles estén repletas de obreros, de intelectuales, de estudiantes; por encima de todos estos atropellos están los dividendos de los accionistas.

Los seres humanos que mueren a diario por millares faltos de atención médica, de hambre y miseria en el globo terráqueo, muy raras veces se comentan en los grandes rotativos financieros; los voceros de la Libertad y la democracia sólo mencionan aquello que les favorece; los obreros faltos de información responsable, o bien víctimas del acomodismo, poco o nada nos preocupamos en la actualidad de poner al desnudo las causas que motivan la permanencia de todos estos fariseos en el Poder.

Todos estos hechos y datos tendrían que hacernos reflexionar a los trabajadores del mundo para despertar del letargo a que los tiene sometidos la vinculación de los sindicatos al servicio de los dos bloques imperialistas que buscan un entendimiento entre ambos para dividirse las influencias económicas y los centros de extracción de materias primas en el mundo, sin tener en cuenta los regímenes políticos que los habitantes de los diferentes países tienen que soportar en contra de su voluntad.

La misión de todo sindicato, a nuestro entender, debería ser la defensa de los intereses de los trabajadores, puesto que todos estamos de acuerdo que los intereses de los trabajadores nadie puede defenderlos más que los trabajadores mismos.

La misión de los sindicalistas entendemos que debe ser poner al descubierto todas las injusticias que se cometen a diario en el mundo, tanto por el bloque americano, en nombre de la Libertad y la democracia, como por el bloque soviético, en nombre del Socialismo, que nada tiene que ver con el verdadero programa socialista; su propaganda sólo tiene un objetivo: tener el mundo del trabajo dividido para poder conseguir sus fines de dominación imperialista y engañar a los pueblos.

El capitalismo debe su existencia a la división de los obreros; cuando ve sus intereses en peligro, prueba por todos los medios a su alcance la división en los sindicatos, comprando la conciencia de alguno de sus dirigentes o de varios al mismo tiempo. Los sindicalistas, en nuestros medios, pierden la mayor parte de su tiempo combatiéndose mutuamente como si en el mundo no existieran problemas de orden mayor para dejar de lado todas estas pequeñeces y enfocar toda su artillería contra la reacción internacional, y poner al desnudo todos los juegos de las cancillerías para conseguir sus fines de dominación al servicio de los grandes trusts y las ambiciones de zonas de influencia de los dos colosos, que, quiérase o no, son hoy los dueños y señores de los destinos de la humanidad.

Si la clase trabajadora no es capaz de reagruparse independientemente de estos dos bloques y consagrar todas sus actividades al servicio del proletariado para la defensa de sus intereses, las luchas personales en nada nos benefician y queramos o no, beneficiamos al capital, al ver éstos que somos incapaces de ponernos de acuerdo en nuestros problemas internos.

La reflexión que se impone por parte de todos aquellos que tienen capacidad de pluma para informar a las masas proletarias de los peligros que acechan a la humanidad, derivados éstos de los trusts financieros, los de ayer, los de hoy y los de mañana.

Francisco RECHE

Decazeville.

MIENTRAS EN LA CALLE HIELA

Son las siete de la tarde. Hace frío, mucho frío. Las calles están heladas. No hay calor en las calles. Los peatones no se detienen, marchan a pasos acelerados. Tienen prisa por llegar lo más pronto posible a casa, para algunos, continuar sin calor. Es invierno. Estamos en el mes de las grandes estarchas, de las compactas heladas. Se huye de la inclemencia del tiempo.

En torno a una mesa ni larga ni corta, ni ancha ni estrecha; ni alta ni baja, hay unos hombres que conversan amigablemente, alimentados por el fuego de una estufa a carbón. El termómetro marca veinticinco grados sobre cero; en la calle, siete debajo de la línea cero.

Todos esos hombres son trabajadores, algunos pasan de los sesenta y cinco, el más joven, próximo a los cincuenta. ¿De dónde proceden? Llegaron de España hace veinticuatro años, pero España vive en ellos. Se aprecia en sus conversaciones, ya que, por lo general, todas se desarrollan alrededor de ella.

Mezclados se halian catalanes, andaluces, castellanos, vascos, aragoneses y de otros lugares ibéricos. Comentan animadamente la situación político-social del mundo. Cada cual expone su opinión sobre esta cuestión o aquel problema. Hablan acaloradamente, se excitan, no hay en ese lenguaje serenidad, sino efervescencia, arrebato, tempestad, fuego, pasión. A pesar de la temperatura glacial que se registra fuera, no influye en ellos para nada. Son de temperamento achicharrante y echan chispas por todos sus poros.

Les cuesta llegar a un acuerdo cuando enjuician una cosa, pero llegan, que ya es mucho. Todos o casi todos los que alternan diariamente en esas charlas improvisadas, tienen un concepto bastante elevado de la libertad y, a juzgar por los temas que tocan, son dignos de tomarlos en respeto. Hay que apreciarlos en lo que valen y enseñan a los que todavía no comprenden hacia dónde va el mundo con su democracia parlamentaria, popular, orgánica, dirigida, cristiana, liberal, republicana, monárquica, laica, religiosa, nacional; pues a pesar de no haber frecuentado mucho la escuela estos hombres, por intuición propia, son clarividentes en sus exposiciones. Y en esta mesa, ni corta ni larga, se fraguan infinidad de hipótesis; algunas de ellas, más tarde, se ven realizadas. También usan con frecuencia de la hipérbole para enaltecer o rebajar una acción, un acto; una característica natural de ésta o aquélla región, zona o pueblo. Todo esto es corriente en estos hombres alejados por causas bien conocidas de todo el que se interesa en las luchas sociales, y, en más de una ocasión se alteran tanto los nervios que la discusión aumenta de tono mucho más de lo debido, para después acabar en medio de una gran armonía con razón o sin ella. Cuando se acaba la gasolina el motor no funciona y el vehículo no puede marchar.

¿De qué hablan ahora? ¿Dónde está el punto de discordia? Escuchemos: «Todo cuanto gira alrededor de nuestros huesos, de nuestra congelación momentánea es fruto de los tiempos que corremos, y no hay el por qué de llevarnos las manos a la cabeza en signo de desesperación. ¿Qué pueblos han reaccionado en sentido inverso y no son capaces de rectificar sobre la marcha? No olvidemos que después de cada hecatombe bélica o conflagración sangrienta, se trastroca todo lo que hasta entonces hubo, y el cambio general que se manifiesta en todos los aspectos de la sociabilidad humana, se presta a notar la diferencia operada entre lo que fué, lo que queda y lo que es. Cierto que de estas contradicciones surgen las realidades que, desgraciadamente, son graves para el goce de la libertad; pero no es menos cierto que en esa gravedad está también la probabilidad de que brote nuevamente la planta de la igualdad, de la razón y de la justicia; aunque cueste más o menos tiempo no debe dudar el hombre de su personalidad, de su entereza, de su vigor, de su confianza, de su hacer por el triunfo del mañana, de su convencimiento en el despertar progresivo de lo que tanto costó y se perdió por circunstancias adversas. Esta convicción, esta satisfacción tan característica en el hombre que confía en el principio y fin de todas las cosas, nos debe proporcionar el placer de la continuidad, la asistencia permanente a nuestra confianza; el no desfallecimiento en la tarea emprendida, siempre con el deseo alentador, incentivo, de seguir adelante. Pararnos más de lo prudencial en observar lo que fué ayer, es un gran peligro en el hoy agitado y arrollador. Hacer comparaciones y comparaciones del pasado con el presente, y éste con el futuro, es trabajo infructuoso, ineficaz, nulo, si no tenemos en cuenta el día en que estamos, dónde y cómo pisamos.

Distintas serán las resultancias, si comprendemos, sin grandes esfuerzos mentales, las causas que motivan tal transacción y transacciones, pero el hombre debe mantenerse con toda la firmeza y hombría que le es peculiar en todo aquello por lo que vive y siente, acciona y sufre; disfruta y dignifica, sin escuchar a quien nada le puede enseñar.»

Y sobre la mesa hay muchos codos de otros tantos hombres que platican cordialmente, exponiendo cada cual sus puntos de mira. Ninguno de estos hombres se considera aún vencido por la potencia estatal-capitalista, ni los avatares de la vida. Ninguno es armíjero, guerrero, belicoso, Hay en cada uno de estos hombres un rayo de luz, de esperanza, de amor, de gratitud y mantienen todavía la rebeldía, aunque no con el mismo fulgor de los años jóvenes. Piensan en la tierra donde nacieron y en el mundo piensan: en la humanidad triste, miserable, depauperada, horriblemente estrujada por las zarpas oprobiosas del tirano que la estrangula.

Con cuanto agrado contemplo a estos hombres en torno a esta mesa de grandes e imperecederos recuerdos, porque también intervengo yo en esos debates intempestivos y hablo, grito y acciono como ellos, porque como ellos nací y me eduqué donde ellos nacieron, crecieron y se educaron. No son histriones, no son comediantes. Ninguno es hipócrita, y en todos hay un poco o un mucho de Quijote.

Y continúan discutiendo al amor de la estufa. Fuera, más hielo, más frío.

Oigámoslos de nuevo: «Nada tan opuesto a la libertad del pensamiento que el pensamiento ajeno encadenado al tradicionalismo. Nada más inmoral que la religión misma. Nada tan ingrato como no reconocer el agradecimiento desinteresado. ¿Qué es el hombre al lado de quien le tiraniza? ¿Qué es el tirano al lado del hombre?»

Y la discusión se hace cada vez más interesante. Hay quien no cesa de hablar, impidiendo que intervenga el que tiene a su lado y, hay quien está mudo, pero observa y escucha atentamente a los polemistas, para después sacar una consecuencia de todo lo hablado y oído.

Y un hispalense agrega: «La Giralda está en Sevilla.»

MINGO

Los ejemplos estimulan las amistades

El ejemplo o el estímulo de un amigo, ha determinado el punto de conversión de muchas conductas. Hubo y sigue habiendo jóvenes de embotada apariencia, salvados del fracaso y del infortunio por discretos maestros y amigos, que descubrieron en ellos cualidades que otros no acertaron a ver y de las que ellos mismos estaban inconscientes. Quienes nos aprecian y ayudan a tener confianza propia, redoblan nuestra eficiencia individual.

Pero la amistad no es unilateral. Ha de ser recíproca. No es posible recibirlo todo y no dar nada, y gozar plenamente de la verdadera amistad. Para ganar amigos, es preciso cultivar cualidades dignas de ser admiradas. Al ruin, mezquino y egoísta nadie lo admira. Es preciso cultivar la generosidad y largueza de corazón. Hay que ser magnánimos y tolerantes. Es indispensable poseer cualidades positivas, porque el mundo desprecia al cobarde. Es preciso que creamos en nosotros mismos, porque de lo contrario no creerán los demás en nosotros. Debemos mirar adelante y ser jubilosos y optimistas, porque nadie se inclinará hacia un melancólico pesimista.

Desde el momento en que otro conozca que nos tomamos vivo interés por su felicidad, sin segundas intenciones, es decir, que nuestra solicitud por él es enteramente desinteresada, lo ligaremos a nosotros en proporción a la intensidad y altruísmo de nuestro interés por él. Pero si somos egoístas y sólo pensamos en nuestro personal provecho; si sólo procuramos ver de qué modo valernos de los demás como de peldaños de nuestra ambición, y medimos a las gentes por la cantidad de servicios que puedan hacernos, entonces ellos nos medirán con el mismo metro. Si tenemos amigos no rehuyamos expresarles nuestra amistad. Los jóvenes debieran entrar en los caminos de la vida con la determinación de nunca sacrificar a bajos egoísmos sus bien elegidas amistades, so pena de sacrificar también una parte de su virilidad y otra de su éxito.

El amigo leal no conoce la lisonja, sino que, por el contrario, es lo bastante franco para corregir fraternalmente nuestras faltas. La mayoría de las flaquezas y defectos que postergan a las gentes y las estorban en el camino de la prosperidad, podrían remediarse con un discreto y leal amigo; pero la generalidad se figuran que ésta es delicada e ingrata tarea, y así dejan qeu sus amigos cometan todo linaje de equivocaciones en su conducta.

La justicia y la verdad son absolutamente necesarias entre amigos leales, y quien sinceramente siente la influencia de la amistad, estima en lo que valen las advertencias y consejos, aunque mortifiquen su amor propio. La amistad íntima revela los más profundos secretos del corazón, y deleitable cosa es tener un amigo que nada nos encubre, que es como un libro abierto en cuyas páginas puede leer todo aquel que lo ama y lo comprende. Muy hermoso es vivir con tan limpia, sencilla y transparente conducta, que no necesitaremos tapar nuestras huellas ni avergonzarnos de nuestras acciones.

El pensamiento humano es como un cincel que modela y modifica las humanas estatuas. Somos el complejísimo producto de todos los seres con quienes nos relacionamos. Nunca somos los mismos después de haber estado en trato con otro. Cada persona con quien nos ponemos en contacto, deja en nuestro carácter una impresión más o menos intensa y duradera del suyo. Si mejoramos nuestras amistades y relaciones, mejoraremos paralelamente nuestro carácter.

PEREZ GUZMAN

PENSAMIENTOS

La carrera característica de muchos políticos se lee lo mismo que un libro, de izquierda a derecha.

Arturo KOESTLER

★

Cuando un hombre se cree IDENTIFICADO CON EL ESTADO, toda oposición que se le haga la considerará un sacrilegio, y llegará a creer sinceramente que todo aquello que retarde SU ACCION, o se atreva a discutir lo bien fundado de ella, será un peligro nacional.

Jules ROMAINS

★

NATURALIZACION. — DE la radical NATURAL, es decir, que aquí, consideran que el que es de fuera, no es natural, y por tanto lo primero que hay que hacer es volverse natural, y una vez esto logrado ya se puede aspirar a ser NATURALIZADO.

PEROGRULLO

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17º UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, Nº 60, LYON (5e).

FEDERACION L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el sábado, 2 de marzo, a las 9 de la noche en la sala de la rue de Pensées.

Ante un orden del día de interés, se ruega a todos los compañeros hagan por asistir.

⁂

FEDERACION LOCAL DE OULLINS (RHONE)

Para el domingo, 3 de marzo, a las 9 y media (no más tarde), reunión de la militancia de esta F. L., en la calle Montesquieu, 22, Lyon.

Hacemos recordar a los mismos la obligación que tenemos todos en hacer acto de presencia, única manera de justificarnos como tales.

Esta F. Local así lo espera.

⁂

SOBRE LA SUSCRIPCION PRO-DAMNIFICADOS DE CATALUÑA

En la última relación publicada, nos advierte el Consejo Nacional de S.I.A. que se deslizó un error de suma.

En vez de francos 4.314,37, la suma exacta es francos 4.349,37.

A esta cantidad hay que agregar un donativo de S.I.A. de Labastide-Rouairoux, de 40,00 F.

TOTAL recaudado hasta el 23 de febrero 1963 : 4.389,37 francos.

Lo que aclaramos para todos los efectos pertinentes.

CONFERENCIA EN BEZIERS

El domingo, día 10 de marzo, a las nueve y media de la mañana, se celebrará en el local social una conferencia pùblica a cargo del compañero Jacinto Borrás sobre el tema: «Del Stalinismo al castrismo».

Esperamos que por el interés que ha despertado el tema, la asistencia será nutrida y hacemos extensiva esta invitación a los compañeros de los pueblos circunvecinos y rogamos al mismo tiempo la puntual asistencia.

★

FESTIVAL DE «TERRA LLIURE»

EL popular grupo «Terra Lliure» celebrará para el domingo, dia 3 de marzo, a partir de las 3 horas de la tarde, en el mismo local, el segundo festival de la temporada, y a beneficio de S.I.A. en el que pondrá en escena la comedia en Un Acto, en prosa y verso : « El Numero 100 ».

Con una segunda parte de Variedades, en la que tomáran parte todos los elementos del Grupo, en sus respectivos numeros de canto y baile.

FESTIVAL EN BURDEOS

Patrocinado por el Grupo Artístico Cultura Popular, **«Los Amigos del Teatro Español de Toulouse»**, pondrán en escena el día 10 del próximo marzo, a las tres y media de la tarde, en la Sala Son-Tay (detrás de la estación de San Juan) la obra en dos actos del inmortal Lope de Vega, titulada:

AMAR SIN SABER A QUIEN

Para invitaciones: P. Alonso, 42, rue Lalande

¡Todos al mitin de Marsella!

La Comisión de Relaciones del Nucléo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, recomienda a todos los afiliados y a las Federaciones Locales de la Región acudan en masa al mitin del Domingo día 3 de Marzo, por la mañana, que se celebrará en el Cine Variétés, La Canebière, de Marsella.

Todos, absolutamente todos, al Mitin. Que ni el frío, ni el trabajo, ni la distancia, ni la familia, ni el aspecto material, sean un obstáculo para estar presentes ni sirvan tampoco de excusa.

EL SECRETARIADO.

Fiesta del Niño en Albi

Organizada por Solidaridad Democrática Española y Solidaridad Internacional Antifascista tuvo lugar, el domingo día 20 de enero, en la Sala del «Patronage Laïque», la tradicional «Fiesta del Niño».

A la hora prevista por los organizadores se dió comienzo a la Fiesta, haciendo la presentación de dicha al auditorio, así como la presencia de Madame Berta, delegada del «S.R.A.» N.Y. y del Secretario del Consejo Nacional de S.I.A., que habían sido invitados al acto.

Una nutrida concurrencia de jóvenes de los dos sexos. de sus familias y las de muchos simpatizantes de estos actos, llenaban totalmente la sala, alegrada por las algaradas de los chicos y chicas, reinando la mayor fraternidad entre todos.

En la tribuna, una gran mesa exponía los juguetes, libros, etc., que habían sido donados por la delegada del «S.R.A.», establecimientos de Albi y fabricados por «amateurs» de las escuelas profesionales.

Hecha la apertura del acto y las presentaciones de los organismos y personas que en representaciones habían concurrido, se proyectaron tres películas, dos de ellas de dibujos animados, que fueron a cargo de un buen amigo y simpatizante de las obras solidarias y de estos actos. Seguidamente se procedió a la distribución de los juguetes que según el número que sacaban le correspondía a cada niño o niña. En el reparto entraron de la más corta edad hasta los 14 años. Recogido el juguete que le correspondía, se le entregaba una bolsa que contenía bombones, galletas, etc.

Repartidos los juguetes y la entrega de la bolsita, seguidamente se dió comienzo a la parte artística del festival, la que dió satisfacción a toda la concurrencia en todo lo que ejecutaron los artistas que tomaron parte.

Actuaron: El joven Campos, segundo del campeonato de jóvenes acordeonistas de Francia; la orquesta «Les Corsaires»; un terceto de acordeón; los amigos Ramón y Seises con sus canciones regionales y flamencas; la niña Muñoz en su baile; los hermanos Galván y la señorita Arévalo; la pequeña Nicole con sus recitados. etc., etc.

Transcribir, aunque someramente, todo lo que fué el espectáculo, ocuparía mucho lugar, por lo que en resumen se puede decir, a juicio cierto, que el festival fué apoteósico en todos los aspectos. Cine, juguetes, meriendas, espectáculo artístico, etc., de lo que tanto los chicos, chicas, sus familias y las de los simpatizantes que acudieron, no olvidarán esas horas de alegría pasadas y sobre todo la finalidad del acto, la fraternidad reinante entre todos y el avenir de esa chiquillada alegre.

Por parte del que emborrona estas líneas, doy mi enhorabuena a los organismos organizadores y a las personas que ofrecieron sus dones y a todos los que hicieron acto de presencia.

Amigos de S.D.E. y S.I.A., familias de amigos y simpatizantes, donantes de obsequios para la muchachada y a esta misma: hasta el próximo año, que todos nos veamos reunidos — si no podemos reintegrarnos a nuestro país, la querida España — con el mismo entusiasmo y fraternidad en que hemos vivido estas gratas horas que nos ha ofrecido la «Fiesta del Niño» en Albi.

UN ESPECTADOR

PARADEROS

Se desea conocer el paradero de Dolores Sánchez Viana por parte de la compañera Ana Maria.

Quien pueda facilitarlo debe dirigirse a J. Borrás, 4, rue de Belfort, Toulouse, quien transmitirá.

◆

Se desea saber el paradero de Manuel Ramírez, el que en campos de concentración y G.T.E. se encontraba en compañía de José Hernández Ruiz, de Almería. Quien conozca al interesado, escriba a Hernández R., 38, rue Taillefer, Périgueux (Dordogne).

CORRESPONDENCIA ADMINISTRATIVA

A. Garcia, Imphy (Nièvre) : Recibido tu giro. Distribuímos conforme indicas. — Giménez A., Carmaux (Tarn): Recibida cantidad pagando el primer semestre 63 de 27 suscripciones y libros. — Mor y Monterde, de Graissesac (Hérault): De acuerdo, pagáis año 1963. — Gil J., Le Soler (P.-O.): Conforme, queda cubierto año 1963 de ESPOIR y «Cénit». — Criville de Montpellier (Hérault): Pagado primer semestre 63 de ambas publicaciones.

García Vidal J., Fuveau (B.-du-Rh.): Recibimos tu giro. Distribuímos como especificas. — Sánchez F., Imphy (Nièvre): Pagas año 1963. — Moreno P., Maureilhan (Hérault): De acuerdo con la distribución de tu giro. — Muñoz J., St-Paul de Fenouillet (P.-O.): Conformes, pagas primer semestre 63. — Aguilar M., Beaumont de Lomagne (T.-et-G.): Recibido giro que distribuímos como dices por carta. — Gracia B., Castelnaudary (Aude): Recibida cantidad y carta distribuyendo. Conformes.

Lope y Ferré de Brive (Corrèze): Queda pagado año 1963. — Gómez J., Perpignan (P.-O.): Con tu giro, pagas ESPOIR primer semestre 63. Pasamos 10,00 F à «Cénit» y suspendemos envío. — Ruiz R., Bezizes (Hérault): De acuerdo, pagas años 1962 y 1963. López Ruiz, Montluçon (Allier): De conformidad en el pago de las suscripciones. — Gordillo A., Bédarieux (Hérault): Hubo confusión de año. De acuerdo, pagaste el año 1963.

Recibido de unos amigos de ESPOIR en Macau (Gironde): 25,00 F.

De un «Objecteur de conscience» de Castelsarrassin, se recibieron 70,00 F y se destinan como dices.

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

Libros en francés

«La révolution inconnue», de Voline, 3,50 F.

«Pierre Kropotkine, le Prince anarchiste», de G. Woodkock, 5,00 F.

«Le roman d'un fripon», de Leo Campion, 3,90 F.

«Comment se faire des amis», de Dale Carnegie, 1,95 F.

«Le fleuve», de Rumer Godden, 1,95 F.

«Croisade sans croix», de Arthur Koestler, 1,95 F.

«La condition humaine», de André Malraux, 1,95.

«Le diable et le bon dieu», de J.P. Sartre, 1,95.

«L'equipage», de Joseph Kessel, 1,95 F.

En catalán

«L'Església contre la República espanyola», 30,00 F.

Rectificación: Días pasados anunciamos el libro de F. Olaya, «De una a otra revolución», al precio de 5,00 F.; su precio es, en realidad, 3,00 F.

«LA COMUNA DE PARIS», de Luisa Michel, es un folleto de 52 páginas de agradable lectura, editado por las «Ediciones CNT». En él se relatan los hechos más salientes de uno de los acontecimientos más tumultuosos y de mayor contenido revolucionario que han tenido por cuadro el país galo. La narración es hecha por Luisa Michel, uno de los actores más caracterizados y activos de tal acontecimiento.

En venta en este Servicio de Librería al precio de 1,00 F.

★

Pedidos a J. Borrás, 4, rue de Belfort, Toulouse.

Giros a M. Celma, C.C.P. Toulouse núm. 952-38, 4, rue de Belfort, Toulouse.

Concepto confederal y libertario de la responsabilidad

Es evidente, de ello estamos convencidamente impuestos e igual compenetrados, que la Confederación Nacional del Trabajo, tiene como base, en la que se asienta, entre otras, el sentido de responsabilidad, partiendo del individuo a la colectividad y de ésta a aquél, de donde proviene su recia y firme personalidad, en tanto que Organización Sindical Revolucionaria estrictamente antiestal, apolitica, en permanente acción de lucha en pos de la emancipación económica, moral y personal de los trabajadores por vía de la misma acción directa.

Es evidente, además, que todo afiliado a la C.N.T., que todo anarcosindicalista, que todo libertario, en suma, de no importa que edad y sexo, componente a su vez del Movimiento Libertario, a través de las ramas que lo forman, coincidentes en cuanto a lucha directa antiestatal, ideología y principios básicos, es evidente, repito, que en todo confederal, anarcosindicalista, o libertario, prima en él, por propia convicción y sentir, el concepto de responsabilidad emanante del propio concepto confederal-libertario que tanto personaliza, vigoriza, dinamiza y caracteriza a la C.N.T. como Organización que se rige federativamente e inspira en su lucha manumisora en las concepciones ideológicas irradiadas y provinentes del anarcosindicalismo en sí.

Se deduce de ello, con todos sus derivados originarios en lo claramente que significamos en los parrafos precedentes, que todo confederal, anarcosindicalista, todo libertario es un ser libre, con personalidad propia, que repudia la ingerencia en su persona de voluntades ajenas a sus propias convicciones, determinaciones y realizaciones, de cara al conjunto colectivo orgánicamente considerado. Y que es, por ende, poseedor del más firme y veraz sentido de responsabilidad, el que impera en él en todo momento y circunstancia en su libre albedrío de acción, en actividad, en su amplia y compleja labor a desarrollar, sin minimizar su propia personalidad moral, ni menoscabar los intereses y moral personalidad del todo organizado.

Se deduce también, que está plenamente percatado por propia convicción personal, que está moralmente y personalmente predispuesto y dispuesto a aportar, según sus posibilidades físicas e intelectuales, el màximo esfuerzo en actividad constante a la manumisora obra común; percatado y convencido asimismo, que es él, en tanto que unidad determinativa y positiva, quien debe servir y ser útil en todo y por todo, al margen de fanatismo pernicioso, a la Organización en su amplio conjunto, sin paramientes en cuanto a esfuerzo a aportar, en cuanto a sacrificio, que diríamos, y que, moralmente, personalmente, debe ser él, en privado, en pùblico o donde fuere, limpio y claro receptáculo de las ideas que ostenta, que propaga, defiende y valoriza ininterrumpidamente, con ejemplo de perseverancia, de actividad continua y de permanente responsabilidad.

Se deduce asimismo, que todo afiliado a la Confederación Nacional del Trabajo, que todo anarcosindicalista, que todo libertario, sin discriminación de edad ni sexo, tiende a desligarse o se desligó ya de todo atavismo, de todo sentido irracional. Está al margen y lucha por desprenderse del egoísmo desmesurado; es ajeno a la intolerancia y a la incomprensión, es noble, honrado, recto en proceder, en actividad; es humano, solidario, sociable, y es rebelde ante toda injusticia y anormal proceder, provenga la anormalidad e injusticia de donde provenga, pero es a la vez justo y juicioso, razonable y desinteresado ante las inconsecuencias, ante los defectos o prejuicios que ostenten o incurran, por ignorancia o buena fe, los demás.

Se deduce, evidentemente, que rebelde, justo, juicioso, razonable, comprensivo, tolerante, humano, sociable, solidario, sencillo y desinteresado, sigue adelante por la limpia y clara senda de sus convicciones, usando como vehículo activo que anima su veraz e ininterrumpido andar, el respeto mutuo y generosidad consolidado en el sentido de responsabilidad.

Y se deduce, finalmente, por medio de lo parcamente diseñado en torno al amplio, complejo, pero importantísimo tema que nos ocupa, habida cuenta de los derivados que del mismo tema se desprenden por via analítica, que en el concepto confederal y libertario de la responsabilidad, se asienta desenvuelve y actua la C.N.T., y el Movimiento Libertario en general, lo que equivale a decir que todos, sin distinción alguna, estamos ineludiblemente, moralmente y personalmente, responsabilizados en cuanto a actuación acorde con el sentido de responsabilidad dicho, aportando, libremente, desinteresadamente, honrada y noblemente, nuestro más eficiente concurso a la obra manumisora que todos y cada uno estamos dispuestos a llevar a cabo en pro de la Organización en general y por ende de las ideas confederales y libertarias que, por propia convicción personal, ostentamos, y siempre, en todo momento, en toda circonstancia, por loable o dificil que sea, por medio del ejemplo. Siempre también, honrada y noblemente, siempre acompañados del sentido de responsabilidad emanante del concepto confederal y libertario.

Alejandro LAMELA.

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

Les Livres

"Les fleurs d'Hiroshima"

par Edita MORRIS (1)

Le nom de la ville d'Hiroshima demeure lié à l'une des plus grandes hontes de l'humanité. Que l'immense possibilité de l'énergie atomique ait été révélée au grand public par la destruction quasiment instantanée d'une ville et la mort de quelques quatre-vingt mille de ses habitants est une chose affreuse. Il est plus effrayant encore de penser que les effets de la terrible bombe, loin d'être presque oubliés dans une cité à présent tout entière réédifiée et repeuplée, ne cessent de se manifester au sein de ceux qui ont connu l'explosion atomique.

Nous ne devons pas oublier que le Japon s'était rendu coupable de crimes horribles durant la guerre, mais, comme l'écrit Maurice Pons, dans la remarquable préface qu'il a écrit pour cet ouvrage, dans sa traduction française, « de tout cela, le peuple japonais se trouve comme brusquement absous, par la monstrueuse expiation qu'on lui fit subir ».

Edita Morris qui, avec son mari, Ira Morris, a créé une maison de convalescence pour les victimes de la bombe « A », a consacré ce roman à l'horrible révélation des séquelles de la première explosion atomique.

L'intrigue en est simple. Un jeune Américain venu au Japon pour affaires, aime mieux vivre chez le particulier que dans un hôtel pour touristes, car son désir de connaître le Japon s'accommode mal de la vision qui en est réservée aux étrangers.

Le voici donc qui s'installe parmi une famille d'Hiroshima, rescapée depuis quinze ans de l'effroyable expérience, mais qui n'a cessé de vivre au sein de cette horreur. Le premier souci de la maîtresse de maison, la charmante Yuka, est de cacher à l'Américain tout ce qui rappelle juin 1945. Mais elle n'y pourra rien, elle aura beau recouvrir soigneusement les cicatrices qu'elle porte elle-même, trop d'éléments viendront ouvrir les yeux du jeune homme. Il y a le choc qu'a subi sa jeune et jolie sœur Ohatsu, et qui demeure perceptible par instants; il y a des stigmates, bien visibles, ceux-là, que portent certains de ses parents et de ses amis, il y a surtout la mortelle maladie de son mari qui ne tardera du reste pas à en mourir.

Bref, le jeune Sam se trouvera rapidement plongé au cœur du drame bouleversant pour lui, de cette population de parias, dont la vie misérable est encore aggravée de souffrances physiques.

Et le jeune Sam semble devoir être, comme en réparation pour la responsabilité de son pays, le protecteur de la jeune femme, lorsqu'elle perdra son époux.

Cet émouvant plaidoyer contre la reproduction d'une telle horreur a l'immense mérite de se doubler d'un document qui semble très sérieux, aussi bien sur la dramatique existence des rescapés d'Hiroshima que sur la vie sociale du Japon moderne. En outre, l'histoire, dans sa belle simplicité, est proprement passionnante. C'est le type même du livre qu'on aime à lire d'un trait et qui, une fois fermé, laisse une ample matière à méditation et, par suite, un souvenir durable.

Ecrit à la première personne, dans un style qui semble bien convenir à une jeune femme japonaise, cet ouvrage important, dont le retentissement mérite d'être grand, a été bien traduit par Suzanne Lipinska.

(1) Ed. Julliard. Coll. Capricorne

"L'ENIGME DU DIEU BLANC PRECOLOMBIEN"

par Pierre HONORE (2)

Il n'y a pas si longtemps que l'on connait les civilisations des Indiens d'Amérique, avant la conquête espagnole. Pour beaucoup, la découverte de Christophe Colomb avait apporte la civilisation à un peuple primitif. Et pourtant les témoignages que l'on a des civilisations Inca, Azteque et autres indiquent que les Indiens d'Amérique ont beaucoup perdu à être asservis par les Conquistadores.

On a découvert ensuite que les civilisations rencontrées au XVIe siècle étaient loin d'être les premières sur ce continent inconnu et que la population de ce continent n'avait pas grand-chose à désirer de celle du vieux monde.

Or, les premiers Européens arrivés en Amérique ont été accueillis comme des dieux. C'est qu'un dieu blanc — Quetzalcoalt — avait promis de revenir imposer son règne. Aussi, les populations indiennes ont-elles considéré avec respect et vénération les envahisseurs mus cependant par un méprisable esprit de rapine, par une soif de violence, et qui se sont splendidement entendus à détruire la florissante civilisation qui existait dans ces pays.

Il a fallu bien longtemps pour que l'on repense à cette légende du dieu blanc qui, en partant, avait promis de revenir. Mais, peu à peu, des archéologues ont été intrigués par d'étranges similitudes entre certains aspects de l'art américain et de l'art de l'antiquité classique.

D'une part, certes, on a découvert des ressemblances frappantes entre des édifices américains et ceux de l'art Khmer (Cambodge). On a pratiquement pu prouver qu'un courant s'est établi entre l'Asie orientale et le continent américain, mais cela ne peut tout expliquer.

L'érudit qui se cache sous le pseudonyme de Pierre Honoré nous trouve, élément par élément, qu'il est impossible d'imaginer que des peuples que l'on a appelés Indiens par erreur n'aient eu aucun rapport avec l'occident, avant la pseudo-découverte de Colomb.

En effet, certaines analogies ne peuvent s'expliquer par le hasard et l'on retrouve trop d'éléments de notre histoire, à peine amodiés, dans l'art et l'architecture des peuples d'Amérique pour ne pas croire la tradition encore vivante chez les Indiens qui sont restés à l'écart de toute civilisation actuelle, selon laquelle des hommes blancs et barbus seraient venus de l'Est leur apporter leur écriture, leur science, leur art.

Mais d'où venaient ces hommes ? L'auteur a de sérieuses raisons de croire qu'il s'agissait de Crétois — et l'on sait quel rôle capital a joué la civilisation crétoise dans la constitution de notre univers occidental. Ils possédaient des navires capables de les conduire jusqu'aux rives américaines, puisqu'ils ont pu accomplir d'autres voyages comparables. On retrouve, reproduite avec une grande précision, leur écriture sur certains monuments indiens.

Et l'auteur situe leur venue sur le nouveau continnet vers 1500 avant notre ère.

Mais si cet ouvrage est visiblement écrit pour le grand public — son style est d'ailleurs aisé, agréable à lire, et il s'illustre non sans somptuosité —, il est d'ailleurs scientifique, aussi l'auteur se garde bien d'affirmer sa thèse. Il la défend certes, mais surtout la propose à la sagacité des chercheurs.

Qu'il ait raison ou tort, cet ouvrage demeure une bien belle histoire que l'on découvre avec avidité, au fil d'une lecture passionnante.

J. B.

(2) Ed. Plon. Coll. D'un monde à l'autre.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers* : 61, rue des Amidonniers Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Devons-nous vraiment l'accepter ?

J'ai entendu, dans certaines discussions, que la science était intéressante pour elle-même; c'est-à-dire que les savants s'estimaient satisfaits du fait qu'ils aboutissaient à faire des découvertes; quant à la bienfaisance de ces découvertes, tout au moins pour l'humanité, cela est une autre question, laquelle il me plait de débattre. De même que d'autres férus d'art ou prétendus tels, nous diront qu'il faut faire de l'art pour l'art. Je crois savoir goûter un beau poème s'il exprime des idées ou des sentiments, surtout s'ils me conviennent; mais les vers alignés les uns à la suite des autres, étalant des mots avec signification plus ou moins baroque, même si une certaine mélodie s'en dégage, ne me satisfont pas. Sans être grand connaisseur en musique, j'apprécie des morceaux mieux que d'autres qui choquent mes oreilles; ainsi que ma vue goûtera des tableaux dégageant des expressions tangibles, tandis que pour d'autres l'excentrisme m'empêche de comprendre et de saisir des prétendues beautés.

Il se peut que je me montre quelque peu prosaïque (au figuré); quoi qu'il en soit, certaines communes mesures sont à suivre, quant aux aventures, parées de dangers, il me semble qu'il vaut mieux les éviter.

Par ce préambule, décelant quelque peu ma mentalité, je veux émettre un point de vue qui s'oppose et qui critique quelque peu celui d'Albert Sadik, au sujet de son article : « *Nous ne pouvons bouder l'ère nucléaire* », paru dans « Liberté » du 1er février 1963, car il me semble que partisans de la liberté de s'exprimer, les libertaires peuvent, sans acrimonie, exposer des divergeances qui se manifestent entre eux.

L'auteur fait un panégyrique de la découverte de l'énergie atomique, désirant surtout les bienfaits de son utilisation et non sa nuisibilité.

Comme il est facile de se reporter à l'article complet, en lisant « Liberté » je ne citerai que quelques courts passages, pour les commentaires que je juge utile de faire.

« *L'énergie atomique captée n'est pas seulement une source énergétique à bon marché, mais la certitude d'une vie facile pour tous* » affirme l'auteur; mais je me permets de croire que les humains n'ont pas, encore, oublié Hiroshima et Nagasaky; de même qu'alertés par des savants, ils ont toujours peur des conséquences des retombées radio-actives. D'ailleurs, l'auteur lui-même le reconnaît et nous fait savoir: « Mais des savants sont à présent inquiets pour la santé et la vie de trois milliards d'être humains. Ils craignent que la radioactivité soit responsable de l'extension que prend le cancer, de l'augmentation des cas de leucémie et des mutations de toutes sortes ». Non seulement les savants craignent mais ont constaté les augmentations de ces maladies dans les parages où des essais nucléaires ont eu lieu, par suite des retombées radioactives. Malgré cela, l'auteur nous fait savoir : « *La recrudescence de la radioactivité n'est pas niable, mais pourquoi diable devrions-nous lui attribuer la cause de tant de maux* ». Et ensuite : « *Depuis les fameuses expériences que l'on sait, les scientifiques utilisent toutes les ressources pour recueillir les déchets radioactifs et neutraliser ainsi les radiations, les empêcher de nuire. Cela se produit dans le cadre guerrier et il y a peu d'accidents. Demain l'énergie nucléaire utilisée sur une grande échelle, pour la paix, il n'y aura pas grand danger à redouter, toutes les précautions nécessaires étant prises* ».

En dehors des savants partisans de l'utilisation de l'énergie nucléaire pacifique qui nous assurent que les dangers des essais sont minimes, il est d'autres savants qui, certainement, ont aussi leur valeur, qui aussi nous assurent que pour la préparation et la mise en pratique des essais nucléaires, des déchets en quantité formidable subsistent et que leur élimination pose des problèmes presque insolubles, sinon dans les temps présents, et encore, tout au moins dans les temps à venir. Ainsi les containers renfermant ces déchets, jetés dans des gouffres sous-marins, peuvent, avec le temps, se désagréger et leurs déchets empoisonneront les eaux et leurs habitants, d'où des conséquences incalculables et — cela va s'en dire — déplorables. Malgré tout l'auteur affirme : « Par ailleurs, il n'est ni souhaitable, ni possible de renoncer à l'énergie atomique, vu l'avancement considérable de la science nucléaire. » Selon mes commentaires, je me permets de poser un gros ? à cette affirmation. Mais où le pacifiste, que je crois être, manifeste quelque peu, son étonnement, c'est lorsque je lis : « Nous comprenons l'ardeur de pacifistes qui axent leur propagande contre la guerre dite atomique et réclament l'arrêt d'expériences dangereuses et provocatrices, mais nous devons les mettre en garde contre d'autres outils militaires capables, eux aussi, et comment, de nous entraîner loin et profondément dans de noirs abîmes... Nous connaissons l'argument de nos camarades: rien n'est pire que la bombe H dont disposent des Etats férocement tentaculaires en vue d'obtenir la soumission ou la destruction d'adversaires. N'empêche que l'on négligera de critiquer avec la même virulence les armements classiques, faisant ainsi inconsciemment le jeu de certains dirigeants dans leurs tractations sordides. » A ce qui précède, je me permets de demander au camarade de Sadik et cela sans méchanceté, s'il y a bien longtemps qu'il connait les pacifistes ? Car, avant que les bombes atomiques existent les pacifistes ont toujours lutté contre toutes sortes d'armements et les armées qui les ont utilisés; que ce soient des frondes ou arbalètes, jusqu'aux plus gros canons, ainsi que les obus déversés par les avions, sans oublier les gaz asphyxiants et la contamination par les baciles toxiques, etc...

Sans vouloir trop allonger, je me contenterai des dernières citations: « *La crainte de l'épouvantable bombe fait d'ailleurs réfléchir les plus redoutables potentats, ils en ont peur, comme vous et moi — nous l'avons constaté récemment à propos de Cuba.* » Cela est vrai, la peur règne de par le monde, mais nous sommes à la merci de gestes de fous. Niera-t-on qu'il existe des fous ? D'ailleurs une telle folie a failli se déclencher, il y a quelques années, si cela n'avait pas été la réflexion d'un officier canadien qui l'a stoppée.

Je ne puis, et crois ne pas être le seul, adopter l'optimisme de l'auteur qui affirme : « *Il arrivera, vous verrez, que de l'excès du mal surgira du bien.* » Le mal s'étant manifesté et risquant de continuer, il serait plus sage de ne pas poursuivre un bien problématique en abandonnant les expériences projetées. D'ailleurs, jusqu'actuellement, il reste à constater que beaucoup de découvertes pour le bien des humains n'ont pas été utilisées rationnellement, parce que leurs applications, qui devraient se faire normalement, ne rapportent pas suffisamment de profits aux privilégiés, car ce sont ces derniers qui prennent ou font prendre des initiatives pour la mise en pratique des découvertes.

Il reste à souhaiter que les bienfaits de la science soient incontestables et répandent le bien-être général.

Edouard BRUNET.

Emotion au conseil départemental de la Résistance

Tous les résistants ont appris avec une très vive émotion que les visites diplomatiques faites ces temps derniers au gouvernement Franco pouvaient faire croire aux républicains espagnols vivant en France, et si nombreux dans la région toulousaine, les risques de mesures coercitives, cruelles et injustes.

Déjà l'annonce d'une rencontre d'un général français avec le général franquiste qui commanda jadis la « Division Azul », alliée des troupes nazies, fut péniblement ressentie par les résistants.

Encore-là, s'agissait-il d-un froissement d'amour-propre, d'une atteinte morale à leur dignité.

Pour les républicains espagnols, il semblerait que des menaces s'annoncent, qui seraient encore plus douloureusement ressenties par ces malheureux, qu'on promettrait à Franco, en échange de quelques mesures moins clémentes imposées à la fine fleur O.A.S. réfugiée en Espagne.

Ainsi, à nouveau, pèseraient sur les hommes dont le crime est la fidélité à leur foi démocratique, les horribles souvenirs des géôles de Burgos et d'ailleurs. d'où montent toujours les gémissements lamentables des infortunés détenus.

Le conseil départemental rappelle que les républicains espagnols ont payé pour la France, pendant l'occupation, leur lourd et sanglant tribut aux camps de la mort.

Que nombre d'entre eux, dans les maquis, ont combattu à nos côtés, groupés dans les rangs des guerilleros, et se sont conduits avec un héroïsme tout nuancé d'une abnégation qui les honore.

Le conseil départemental de la résistance souhaite vivement que les rumeurs qui lui sont parvenues, soient rapidement dissipées, car les résistants ne peuvent pas se résoudre à admettre que l'injustice et l'iniquité soient jamais expliquées par les impératifs de la diplomatie.

La vraie raison d'Etat, la seule qui s'impose à des hommes de conscience, est celle qui se fonde sur le respect de la justice et de la liberté.

Marcel FAURANT.
président du C.D.R.

ERRATUM

Dans mes deux derniers articles, « La Deche continue » N° 58, du 10 février 1962, et « Vers un mieux... momentané », N° 59, du 17 février, se sont glissés deux erreurs :

Dans le premier, troisième colonne, on doit lire : « Pour être en règle. **un trimard devait ou posséder une somme minimum de deux francs, ou...** » etc.

Dans la deuxième, deuxième colonne, huitième ligne, au lieu de : « Je donnais donc trois sous et après avoir **installé** mon bouillon », il faut lire : « Je donnais donc trois sous et après avoir **avalé** mon bouillon », etc.

Le lecteur avait dû rectifier de lui-même évidemment. **CYRANO**

FEDERATION NATIONALE DES ANCIENS DE LA RESISTANCE (F.N.A.R.)

La section F.N.A.R. de la Haute-Garonne exprime son inquiétude à la suite des entretiens qui ont lieu à Madrid entre les représentants du gouvernement français et les représentants du général Franco.

Elle veut croire sans fondement certains bruits, concernant des mesures envisagées à l'encontre des républicains espagnols réfugiés en France.

La F.N.A.R. tient à rappeler l'attitude courageuse de ces exilés qui ont combattu à nos côtés dans les rangs de la Résistance aux heures douloureuses de l'occupation de notre pays par les nazis.

A tous ces camarades de combat et surtout à leur famille la F.N.A.R. tient également à manifester son entière amitié et sa solidarité.

Elle décide d'alerter le Conseil National de la Fédération.